

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DE PEMBROKE A LA BAIE D'HUDSON.

V

MATTAWA.

L'éducation catholique a été d'abord entièrement confiée aux mains des sœurs de charité d'Ottawa qui ont eu dans leur classe jusqu'à 150 enfants, filles et garçons. En 1882 elles furent déchargées des petits garçons qui passèrent sous les soins d'un maître laïque. Ces religieuses tiennent aussi l'hôpital qui est une véritable providence pour cette multitude d'étrangers qui travaillent dans les chantiers ou sur la ligne du chemin de fer. Il ne se passe guère de semaine sans que quelques-uns de ces travailleurs tombent victimes de quelque accident. Tous, qu'ils soient en état, ou non, de payer leur pension, trouvent chez ces bonnes sœurs, un asile pour abriter leur infortune, et des mères pour soulager leurs souffrances. Dans une même année, l'hôpital a ouvert ses portes à 300 malades, et jusqu'à 22 lits s'y sont trouvés occupés en même temps. Les sœurs qui, aujourd'hui, exercent ici leur zèle dans les fonctions d'institutrices, de garde-malades et de sacristine pour l'entretien de l'église sont la sœur St Jean, supérieure, les sœurs St Alexis, Charbonneau, Ste Thècle et Marie Rose. L'église catholique mesure 80 pieds sur 30; elle s'élève un peu en dehors de la ville, du côté ouest de la Mattawan, sur le haut d'un plateau, dominée par une colline couverte de jeunes pins. Bâtie en brique, avec son clocher étincelant, sa cloche argentine, son intérieur bien fini, son jubé, son harmonium, son chemin de la croix, ses statues, son autel élégant, sa sacristie extérieure, elle fait beaucoup d'honneur à l'activité et au dévoûment des Rév. P. P. Oblats dont le zèle religieux, du reste, opère tant de bien dans ces missions difficiles.

Sur ce plateau de sable et de gravier, où est construite la chapelle, circule à travers de jeunes pins clair-semés, un chemin

vraiment royal. Quand Mattawa sera devenu une ville de cinq ou dix mille âmes, c'est là sans doute que s'élèveront les résidences somptueuses, les villas champêtres et les châteaux ambitieux. Pour le moment, partant de l'église, après une marche de cinq minutes, nous arrivons au cimetière catholique, bien cloturé, bien divisé en lots, adossé d'un côté à un pic en granit, de l'autre séparé de la rivière par des prairies qui descendent en déclin jusqu'au bord des eaux. Puisqu'il nous faut tous aller un jour dormir au cimetière, pour les morts ce doit être une consolation d'attendre le grand jour de la résurrection en ces lieux enchanteurs, dans un lit de gravier sec, à l'abri des vents d'ouest, ayant une vue longue sur un fleuve charmant, en face de coteaux superposés qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux limites de l'horizon.

Sainte-Anne est la patronne de Mattawa. Une statue de cette grande sainte, a été placée audessus du maître autel, et de là, comme sur un trône de grâces, elle semble protéger non seulement les fidèles agenouillés à ses pieds, mais encore tout le pays circonvoisin. Aux premiers temps de la colonie, les voyageurs dans les pays d'en haut, et les coureurs des bois, avant de quitter les habités, mettaient pied à terre en haut de l'île de Montréal, et entrant dans un pieux sanctuaire dédié à Sainte-Anne, au moment de s'enfoncer dans les forêts, les périls et les fatigues de tous genres, ils disaient pieusement la dernière prière qu'ils récitaient dans un temple : *Sainte-Anne, patronne des voyageurs, priez pour nous.* De nos jours, maintenant que la colonisation a remonté le cours de l'Ottawa, par une disposition toute providentielle, voici que Sainte-Anne s'est choisie une nouvelle résidence aux confins de la civilisation, au confluent des deux rivières qui conduisent dans les solitudes profondes. Aujourd'hui, comme autrefois, les hommes de travail et de religion, avant de partir pour les hasards et les chantiers lointains du Népissingue ou du Témiscamingue, peuvent répéter, aux pieds d'une statue de Sainte-Anne, la prière traditionnelle : *Patronne des voyageurs, priez pour nous.*

Il y a vingt-cinq ans Mattawa n'était qu'un rocher couvert d'une épaisse forêt. Les voyageurs et les hommes de chantier étaient, pour ainsi dire, les seuls habitants qui, pendant une saison de l'année, donnaient de la vie à ces rivages déserts. Pourtant en 1836, il y avait déjà un poste isolé de la compagnie de la baie d'Hudson pour traiter avec les sauvages des environs ; c'est ce que nous apprend M. Dupuy, prêtre de l'évêché de Montréal dans sa relation où il nous raconte la première mission que fit

M. de Bellefeuille dont il était l'assistant, aux sauvages alors infidèles du lac Témiscamingue. Je citerai ses paroles et l'on me pardonnera la longueur de la citation, vù que ce fut la première fois que le sang de l'agneau divin descendit sur ces rives, qu'il choisit et consacra en quelque sorte le lieu d'une future mission qui devait devenir si florissante.

« Nous nous mîmes en frais de gagner Mattawan. En chemin nous fûmes reconnus par deux familles du lac des Deux Montagnes, hébergées dans une maison de chantier. Rien ne saurait égaler la joie de ces pauvres gens à la vue de leur ancien père M. Bellefeuille. Ils tombaient à genoux pour lui demander sa bénédiction. Apprenant que nous devions coucher à Mattawan, ils voulurent nous y suivre. Il n'y avait dans ce poste qu'une chaumière et un petit hangar appartenant à la compagnie et à un demi-arpent de là une maison de chantier assez bonne. En y arrivant M. Bellefeuille se mit à instruire et à confesser les sauvages et M. Dupuy remonta jusqu'à la Fourche de la petite rivière qui vient du côté du lac Népissingue. Il y trouva des gens en chantier à qui il annonça que le lendemain ils pourraient entendre la messe à Mattawan. Ils s'y rendirent ponctuellement au nombre de douze à quinze. M. Dupuy célébra la messe à laquelle assistèrent trente à quarante personnes. Providence admirable qui réunit autant de monde dans un lieu si écarté, où la victime pure et sans tache qui, selon le prophète, doit être offerte du Levant au Couchant, n'a jamais été immolée. Les airs et les forêts retentirent des louanges du Seigneur. Deux personnes eurent même le bonheur de communier. C'étaient la femme et le fils de M. Perreault, cousin du protonotaire de Québec, vieillard de 74 ans, qui malgré son grand âge avait eu le courage d'aller voir sa famille à Québec, et était alors en route pour le Sault Ste-Marie où il est établi. » Le départ eut lieu à 11 heures de l'avant-midi.

L'année suivante M. Bellefeuille, seul prêtre cette fois passa encore la nuit à Mattawan. « Le 21 Juin nous couchâmes au poste de Mattawan, à l'embouchure de la rivière du même nom. Là je trouvai encore une famille algonquine du lac des Deux Montagnes ; je baptisai un des enfants et confessai les autres. »

M. Bellefeuille mourut en 1838. Son œuvre fut continuée par MM. Poiré, Moreau et Bourassa ; puis elle passa en 1845, aux mains des RR. PP. Oblats qui poussèrent leurs courses apostoliques jusqu'à la baie d'Hudson, et en même temps inaugurèrent un nouveau genre de missions, celles des chantiers. Chaque année, les missionnaires durent continuer à arrêter à Mattawa,

une ou deux fois par été, et c'est tout ce qu'avait alors d'exercices religieux cette pointe isolée et déserte,

Il y a une trentaine d'années, la population blanche, attirée par les salaires des chantiers, commença à se jeter sur les deux rives de l'Ottawa et sur la Mattawan. Les Pères Oblats firent une visite régulière à Mattawa en 1860, et ils continuèrent régulièrement : en 1860, le P. Déléage; 1861 le P. Pian; 1862, 1863, 1864, 1865, le P. Lebret; 1866, le P. Guégen; 1867, les Pères Guégen et Lebret; 1868, le P. Nédelec; 1869, le P. Poitras. Dès 1863, on jeta les fondations d'une chapelle; Mgr Guigues, évêque d'Ottawa l'honora de sa présence en 1864, et il y donna la confirmation à un grand nombre de fidèles de tout âge et de toute nation.

Les missionnaires hivernèrent pour la première fois à Mattawa pendant l'hiver de 1869 à 1870. Ce fut le Père Nédelec d'abord tout seul, il fut ensuite rejoint par le P. Guégen. Comme ils n'avaient pas de résidence à eux appartenant, ils reçurent une hospitalité aussi généreuse que cordiale de la part de M. Noah Timmens, le plus ancien habitant et le fondateur de Mattawan; pendant quatre ans encore la maison de ce brave citoyen servit de presbytère. Parmi les autres bienfaiteurs de l'église, on peut compter au premier rang MM. Olivier Latour, Ouellet et Pierre Lajambe. La chapelle fut achevée, elle présentait une apparence tout-à-fait propre avec ses bancs neufs, son jubé, sa sacristie, ses vitraux peints, son chemin de la croix, son enfant Jésus, ses bouquets artificiels et son set complet d'ornements. Mattawa était devenu le rendez-vous des bourgeois de chantier. La présence du prêtre et d'un médecin y attirait une foule de gens. La population sédentaire tant du petit village que des environs pouvait être évaluée de 300 à 400 âmes, 55 familles catholiques, 25 protestantes; la population flottante s'élevait à 2000 environ. La vie et le mouvement naissaient sur ces bords.—J'ai sous les yeux un journal, tenu par le R. P. Nédelec année par année, tout-à-fait intéressant; j'y puiserai à pleines mains.

1871.—Missionnaires: les PP. Poitras, Nédelec et Guégen. De cette résidence, pendant l'hiver, les pères vont, en différentes directions, faire la mission des chantiers. Il passa plusieurs parties d'arpenteurs qui localisent le tracé du chemin de fer « Le Pacifique Canadien. » Le nombre des jeunes gens qui montent dans les chantiers est plus considérable que jamais. Dans les bois, les fermes commencent à s'ouvrir; sur la rivière il s'établit une ligne régulière de bateaux, sans compter que le steamboat

monte des Joachims à la Roche Capitaine. En hiver une ligne de stage fonctionne aussi régulièrement pour le transport des voyageurs. La civilisation envahit Mattawa. Deux écoles se sont ouvertes, l'une chez M. Bangs, fréquentée par cinq sujets protestants, l'autre chez M. Timmens, laquelle compte trente élèves catholiques ; la première est tenue par une institutrice diplômée, l'autre par le missionnaire non titré, c'est bien le petit grain de sénévé : l'école n'a pour salle qu'une pauvre hutte, pour pupitre que des bancs de bois bruts, et le professeur n'a pour traitement que le travail gratuit.

1872.— Missionnaires des chantiers, les PP. Poitras et Guégen ; le P. Nédelec connu les fonctions de missionnaire résident et de professeur d'anglais, de français et de sauvage ; au printemps il part pour les missions lointaines de la baie d'Hudson. Au mois de février le juge Doran tient la cour de session. Le gouvernement nomme des magistrats pour les petites causes, M. N. Timmens et M. J. McDonald. On bâtit une maison pour les Pères et le P. Poitras, pour la circonstance, se fait maçon et charpentier. Le village se développe, la campagne s'ouvre. Mattawa est doté de la présence d'un révérend ministre, appartenant à la secte des méthodistes.

1873.— Décidément Mattawa est devenu le grand dépôt des chantiers d'en haut. On jette bâtisses sur bâtisses, on se dispute les roches. Les PP. Poitras et Guégen continuent à visiter les chantiers, le Père Nédelec garde la résidence pendant l'hiver et va à la baie d'Hudson pendant l'été. Quarante enfants fréquentent l'école, le lycée est transporté au presbytère, le P. Nédelec fait la classe le matin et mademoiselle Marguerite Timmens l'après-midi. On établit une nouvelle mission aux Deux-Rivières. Le presbytère est terminé en dehors et en dedans, le tout est sur un pied bien convenable. Déjà les abords du lac Népissingue attirent les regards des spéculateurs, c'est le champ futur de la colonisation dans ces parages. Puissent nos catholiques ne pas se laisser dévancer et prendre leur part dans cet héritage du testament d'Adam.

1874 et 1875.— Mattawa, pendant ces deux années, fait peu de progrès. Jamais de mémoire d'homme le commerce de bois n'a subi une pareille crise. Les banqueroutes succèdent aux banqueroutes parmi les bourgeois de chantier et les aubergistes habitués à vivre dans l'abondance ; la gêne et la pauvreté se sont abattues

sur les habitants échelonnés le long de la rivière. L'argent autrefois si commun est devenu plus que rare. Les fermiers auront à changer leur manière de vivre; ils devront désormais compter davantage sur les produits de leurs terres et moins sur les ressources souvent précaires des chantiers. La leçon dure pour le moment, pourra avoir pour l'avenir de bons résultats. L'école a été définitivement établie sur un pied légal. Deux causes cependant l'empêchent de fleurir comme elle le devrait, le défaut de ressources pécuniaires et l'indifférence des parents à envoyer leurs enfants à la classe régulièrement. On a bâti une prison, ce n'est pas sans besoin. Puisse-t-elle avoir pour effet d'effrayer les ivrognes. La mission qui s'étend depuis le pied de la Roche Capitaine jusqu'aux eaux de la Keepawe et sur la Mattawan jusqu'au lac Népissingue renferme une population catholique d'environ 500 âmes. Mattawa : 82 familles, 214 communions, 398 âmes. Sur ce nombre les sauvages comptent pour 22 familles, 113 âmes. Deux Rivières, 17 familles, 57 communions, 102 âmes. Il est difficile d'énumérer la population flottante qui va et vient sur un aussi vaste territoire; à certaines époques, elle dépasse certainement trois mille. Au mois de Juin un steamboat se mit à voyager entre Mattawa et Deux-Rivières, et au mois de Septembre le télégraphe, sur les ailes de l'électricité commença à apporter les nouvelles de l'extérieur.

1876.—La crise continue. Le défrichement des terres avance à pas lents, mais surs. La nature du sol, quoique rocailleuse, n'est pas stérile; il ne faut pas juger des terrains par les environs de la rivière qui sont couverts de rochers, l'intérieur est bien préférable. Les grains de toute espèce poussent et mûrissent bien. La religion et la moralité de la population laissent peu à désirer. De tout l'été, il ne s'est pas vendu une goutte de boisson dans la place, c'était une vraie bénédiction. Tout était tranquille, point de ces désordres qui accompagnent toujours l'ivrognerie. Le R. P. Poitras, chargé de la mission de 1870, a été rappelé ailleurs par l'obéissance; sa place est occupée temporairement par le R. Père Prévost. Le R. P. Nedelec, qui continue à faire chaque printemps sa mission de la baie d'Hudson, vient presque toujours prendre ses quartiers d'hiver à cette résidence.

Mattawa eût l'honneur de recevoir, cette année, la visite de Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa; il y avait douze ans qu'il n'avait pas vu son premier pasteur. Quel changement! alors les sauvages étaient presque les seuls habitants de ces lieux solitaires; aujourd'hui ils ont été comme submergés par l'émigration des

blancs de toute nation. Alors Mattawa n'était qu'un petit poste de traite de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson ; aujourd'hui c'est un joli village qui sourit aux plus belles espérances d'avenir. Alors la religion n'avait qu'une chapelle à moitié achevée ; aujourd'hui elle en a deux dans un assez bon état et convenablement pourvues de tout ce qui est nécessaire à la décence du culte. Sa Grandeur était accompagnée de M. O'Connor, curé de St Patrice d'Ottawa, de M. Faure, curé de Pembroke, et de son neveu M. l'abbé Duhamel. Quelques jours plus tard arrivaient le R. P. Soulier, visiteur, en la compagnie du R. P. Antoine, provincial de la Province du Canada. Ce fut l'année des nobles et précieuses visites.

1877.— Les temps sont durs. Le nombre des habitants augmente insensiblement. La récolte a été abondante, mais point de débouchés pour en écouler les produits. Le besoin d'un moulin à farine se fait vivement sentir, sans cette amélioration un grand nombre de colons finiront par désertir le pays. Le gouvernement a fait bâtir un beau pont pour relier les deux rives de la Mattawan. L'école, partie péniblement, développée heureusement, s'est fermée peu honorablement. Il faut espérer que ce ne sera qu'une éclipse.

Le 2 Mars s'est endormi dans le Seigneur le grand missionnaire des chantiers, le R. P. Reboul. Il avait été frappé par la maladie à la fin de la campagne, dans le haut de la Petewawe ; le lendemain de son arrivée à Mattawa, il rendait son âme à Dieu, muni des sacrements de l'église, au milieu de ses frères, désolés de sa perte, mais consolés au souvenir de ses œuvres : *non constrictemini sicut et ceteri qui spem non habent*. Pendant vingt-cinq ans les chantiers avaient été le théâtre de son indomptable énergie, de son inépuisable activité et de son zèle à toute épreuve. Il est mort en brave soldat, les armes à la main. *Beati mortui qui in Domino moriuntur!* ☩

1878.— Trois religieuses du couvent des Sœurs Grises d'Ottawa Sœurs St Alexis, Ste Mélanie et Ste Eudoxie, sont venues se charger de l'instruction des enfants et du soin des malades. C'est un tout petit gland jeté dans le sol par la main de la Providence, mais qui deviendra, avec le temps un grand chêne. Mattawa ne veut pas d'écoles communes, d'écoles sans Dieu ; il ne sort généralement de ces sentines de fausse éducation que des impies ou des indifférents. Ces bonnes religieuses formeront pour l'avenir une génération de chrétiens pieux, instruits, moraux et polis. Ici

il faut que chaque enfant soit instruit dans sa langue, au moins pour ce qui regarde la religion ; seules, des personnes d'abnégation peuvent se charger d'une besogne aussi multiple que difficile. A la fin de l'année 67 élèves fréquentaient les classes... Quel bienfait qu'un hôpital ! Dans le cas de maladie contagieuse, personne ou presque personne ne voulait ouvrir sa porte aux pauvres affligés. Les autres malades payaient pour leur pension des prix exorbitants et dépensaient dans un mois les épargnes de tout un hiver. Les catholiques souvent languissaient dans un milieu dangereux et dans une atmosphère délétère au bien de leur âme. Ces étrangers, loin de leur famille, trouveront à leur chevet de nouvelles mères et de véritables sœurs. Les Pères ont abandonné leur maison aux religieuses, et se sont retirés dans une petite résidence, plus que modeste, l'ancienne maison d'école, située au coin du nouveau pont. Si des commencements humbles sont la marque d'un avenir brillant, alors la mission de Mattawa, avec son école et son hôpital, doivent s'attendre à voir des jours non pareils de gloire et de prospérité.

Le village a vu s'élever une église protestante. Le P. Nédelec, après sa campagne d'été à la baie d'Hudson, et sa campagne d'automne aux environs de Pembroke et d'Eganville, est venu prendre ses quartiers d'hiver avec le R. P. Poitras, de nouveau en charge de la résidence. Plusieurs familles montent pour s'établir sur des terres du côté du lac Talon. Bon nombre de travailleurs sont employés dans les billots, presque personne dans le bois carré.

1879.— La stagnation dans les affaires continue. 50 familles sont déjà fixées au lac Talon, 35 catholiques, 15 protestantes. Deux-Rivières a sa chapelle et sa maison d'école. A La Roche Capitaine on a également bâti une maison d'école qui servira provisoirement de lieu de réunion pour les catholiques des environs. Le R. P. J. U. Poitras, qui a tant fait pour le développement spirituel et temporel de Mattawa, a été enlevé à l'affection de ses paroissiens et nommé à la maison de Hull. Son remplaçant est le R. P. Déléage, ancien missionnaire de la baie d'Hudson, qui a été en charge de la mission du Désert depuis 20 ans. L'école séparée est sur un bon pied ; après la tempête, le calme. On n'obtient rien sans trouble.

1880.— La colonisation progresse au lac Talon et dans les environs du lac Népissingue. Mattawa grandit. Il s'ouvre un nouveau genre de missions, la visite des travailleurs sur la ligne

du chemin de fer du Pacifique Canadien. Les chars se sont rendus pour Noël aux Deux-Rivières. Environ 1300 hommes ont travaillé sur la ligne ; ils sont pour la moitié à peu près, Canadiens-français ; les autres appartiennent à toutes les nations du globe. On a commencé les travaux de nivellement aux environs du village. Cet automne les chantiers ont repris comme dans les bonnes années. Plus de 3000 hommes sont dispersés au fond des bois dans les limites du district. L'ouvrage du ministère augmente. Dans le cours de l'été, on a bâti pour les Pères, à une petite distance de l'hôpital, une assez jolie maison en brique, c'est la première du genre que voit s'élever cette partie éloignée du pays. Le R. P. Antoine, provincial, et le R. P. Bournigalle ont visité la mission. Le R. P. Mourier a assisté à la résidence le P. Déléage. Comme à l'ordinaire, depuis nombre d'années, le P. Nedelec a fait sa tournée d'Abbitibi, de Moose, d'Albany, du Fort William et de la *Bonne Chère*.

1881.—L'état des affaires est revenu plus florissant que jamais, les chantiers sont nombreux, la première locomotive du Pacifique est entrée à Mattawa au mois d'août. Les pères ont visité 75 chantiers, grands et petits, sans compter les familles éparpillées çà et là dans la solitude, les sauvages tant de la Keepawe que de la Grande Rivière : plus de 2000 personnes ont profité de ce côté-là, du bienfait de leur ministère. D'un autre côté les gens du chemin de fer n'ont point été négligés, ils se sont élevés au nombre de 2000, presque tous catholiques : 1500 Canadiens, 400 Irlandais et 100 de différentes nations.

Le R. P. Déléage a reçu pour assistant le jeune P. Eméry. Le P. Barber a prêché cette année la première retraite qui se soit donnée dans l'endroit. L'église a été considérablement augmentée, elle se trouve au niveau des progrès du village et fait beaucoup d'honneur à la générosité des catholiques.

Le 26 Juillet Mgr Duhamel, pour la seconde fois, venait faire sa visite pastorale à Mattawa ; il était accompagné du R. J. B. Proulx, professeur au séminaire de Ste-Thérèse, et de M. l'abbé J. Robert. Sa Grandeur arriva de Kloc's Mills par le steamboat du capitaine Mulligan. Malgré les incertitudes et les menaces d'un ciel pluvieux, toute la population en habits de fête attendait sur le rivage ; une fanfare jetait dans les airs ses joyeux accords, et la mousqueterie faisait redire aux échos des montagnes l'allégresse générale. La foule tomba à genoux pour recevoir la bénédiction de son premier pasteur, puis se releva pour l'accompagner à la chapelle du couvent où il y eut sermon en français et en

anglais. Monseigneur leur annonça que le lendemain il partait pour la mission du lac Talon, et que, par conséquent, la visite épiscopale à Mattawa n'aurait lieu qu'à son retour. Le 29 Juillet au soir, l'évêque faisait son entrée solennelle. Le 30 et le 31 furent donnés les exercices d'une véritable mission : deux sermons dans l'avant-midi, deux sermons dans l'après-midi, confessions, préparation des enfants à la confirmation, visite du cimetière. L'église s'est trouvée trop étroite pour contenir la foule, près d'une centaine d'hommes ont dû rester à l'extérieur. Elle était ornée de tentures de diverses couleurs et de couronnes de verdure ; la messe du second ton fut chantée par un chœur bien exercé, il y eut cérémonie de la confirmation, messe pontificale, bénédiction papale : jamais Mattawa n'avait vu tant de splendeur.

1882.—La population augmente. Jamais on ne vit tant de chantiers que cet hiver, on en a visité au delà de cent, et plus de 3000 catholiques. Les Pères continuent de porter les secours de la religion sur le chemin de fer du côté du lac Népiassingue. Les missions du lac Talon, des Deux Rivières et de la Roche Capitaine se développent, l'ouvrage s'accroît, le zèle est à la hauteur des besoins, mais les santés s'épuisent. La moisson est abondante, et les ouvriers peu nombreux ; quatre missionnaires ne peuvent suffire aux travaux si multiples de cette desserte.

Un évènement important s'est accompli dans le cours de cette année, l'érection du vicariat apostolique de Pontiac, dont Mattawa fait partie ; le vicaire apostolique est Mgr N. Z. Lorrain, qui a été sacré évêque de Cythère le 21 Septembre dans l'église de Notre-Dame de Montréal. Le P. Déléage a été transféré à Témiscamingue, et le P. Poitras est revenu encore une fois directeur de la résidence de Mattawa. La mission fit une nouvelle acquisition dans la personne du P. Cahill, qui fut chargé de la mission de Rockliffes, 42 milles plus à l'est en descendant l'Ottawa. La maison de Mattawa est devenue indépendante, elle a été séparée de celle de Témiscamingue dont elle dépendait depuis sa fondation. Les catholiques ont deux écoles séparées, les petits garçons sont passés sous les soins d'un maître laïque ; petits garçons et petites filles nombrent environ 150. L'école protestante compte une trentaine d'élèves. Nos frères séparés ont maintenant trois églises et trois ministres.

1883.—Mêmes Pères, mêmes travaux. Le P. Paradis qui était parti avec le P. Nédelec pour faire la mission de la baie d'Hudson

est tombé malade à Abbitibi et a dû retourner à Témiscamingue. Le P. Emery a dit adieu à la place, ayant reçu son obéissance pour le diocèse de Boston; il est maître des novices pour la province Américaine. Son remplaçant comme missionnaire au lac Talon est le R. P. Legault. Plusieurs nouvelles bâtisses s'élèvent du côté ouest de la rivière Mattawan, déjà 18 familles y résident. Les Pères y construisent près de l'église un nouveau presbytère à deux étages, qui aura 46 pieds sur 37, avec une cuisine de 32 sur 18. On parle aussi d'y bâtir un couvent et un hôpital. Ce sera là, dans un avenir prochain, la plus belle partie de la ville.

Le 28 Juillet, Mgr N. Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, faisait sa première visite à ses ouailles de Mattawa. A 10½ heures du soir, le train qui apportait Sa Grandeur entra en gare. Toute la population était sur pied en habit de fête. Une procession au flambeau, composée de plus de 200 torches, précédant la voiture de l'évêque, se mit à se dérouler avec ses flammes vacillantes à travers les rues de la ville, comme un long serpent de feu; toutes les maisons étaient illuminées: le jour était revenu au milieu des ténèbres de la nuit. Ses cuivres sonnants réveillaient les échos endormis des montagnes; les chemins étaient bordés de sapins, d'érables et de pins verdoyants, des arcs de triomphe, au nombre de six, s'élevaient de distance en distance, on y lisait les mottos: *Bienvenu, Welcome, et cead mille failthe*, ce qui veut dire en Irlandais, paraît-il, *mille fois bienvenu*. Le lendemain, dimanche, à 10 heures, une nouvelle procession se forma à la maison des pères pour conduire Sa Grandeur à l'église qui se trouve à un demi mille de distance, sur l'autre côté de la rivière: spectacle édifiant que de voir cette longue suite de peuple, front découvert, la croix en tête, aux accords de la fanfare et de la musique militaire, défilé par la rue principale traverser le pont tout habillé pour la circonstance de feuillage et de verdure, et grimper à pas lents les flancs de la colline, c'était beau, c'était pieux!

A la porte de l'église la foule se rangea en demi cercle; et deux adresses furent présentées à Sa Grandeur; elles furent lues respectivement par M. A. Fink et M. R. Gorman. Entre autres choses Monseigneur répondit qu'il était heureux de recevoir leurs démonstrations de joie et de respect. Elles ne pouvaient s'adresser à lui personnellement puisqu'il leur était inconnu jusqu'à ce jour; mais elles visaient plus haut, elles s'adressaient à la religion dont il est le premier dignitaire dans ce diocèse, à Dieu dont il est le représentant. On l'avait appelé dans une de ces adresses un soldat de la foi, il est plus, il est général, et c'est en cette qua-

lité qu'il vient passer en revue les officiers et les simples soldats de l'armée chrétienne. Déjà il est en état de rendre hommage à leur zèle pour l'honneur du culte extérieur. Ils ont compris que, pour le bonheur et l'avancement d'une localité, ce n'est pas tout d'élever des édifices matériels, de favoriser le commerce et l'industrie il faut avant tout poser une base morale, établir un fondement spirituel. C'est en vain, dit le Psalmiste que l'on bâtirait, si Dieu lui-même ne garde la cité. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.*

Les exercices de la visite, messe pontificale, instructions, confirmation, prières pour les morts, tout s'est passé comme à l'ordinaire en pareille occurrence. On ne put s'empêcher de remarquer l'empressement avec lequel les paroissiens assistèrent à tous les offices, l'église était trop étroite pour contenir la foule.

Le 21 Octobre, Monseigneur le vicaire apostolique est revenu à Mattawa pour le baptême d'une cloche et la bénédiction du cimetière : année privilégiée qui apporta à la petite ville, à deux reprises, la visite, les bonnes paroles et les bénédictions de son premier pasteur.

Conclusion.—D'après ce journal du R. P. Nedelec que je viens de citer en grande partie, on peut voir que le zèle des Pères de cette résidence s'exerce sur quatre théâtres différents, Mattawa et les missions sédentaires comme Deux Rivières, Rockliffe et le lac Talon, les missions sauvages, les missions des chantiers et les missions du chemin de fer.

A Mattawa, les choses se passent à peu près comme dans une paroisse ordinaire, si on excepte que, à certaines époques de l'année, il faut soigner au spirituel, outre les habitants de l'endroit, une foule de voyageurs qui arrivent par bandes comme des oiseaux de passage, ce qui n'apportent pas un minime surcroît d'ouvrage.

Voyage de cinq à six cents lieues chaque été sur les rivières et les lacs en canot d'écorce, portages par douzaine de douzaine à travers les forêts, les montagnes et les marécages, nuits souvent froides et humides passées à la belle étoile, pluies d'orages sur les épaules, guerre acharnée de la part des moustiques, des maringoins et des brulots, cohabitation avec un peuple grossier, isolement, tels sont les principaux sacrifices que demandent à la nature les missions sauvages ; cependant elles sont encore bien moins difficiles que celles des chantiers et du chemin de fer.

Les chantiers renferment une population de toute race et de toute tribu : Canadiens, Irlandais, Ecossais, Anglais, Américains ; de toute religion : catholiques, anglicain, presbytériens, métho-

distes et que sais-je ? Pour ne froisser personne, pour plaire à tant de gens disparates, il faut un grand tact, une grande expérience, un grand savoir faire. Sans cette connaissance des hommes et des choses, la mission ne ferait pas beaucoup de bien, même elle pourrait faire beaucoup de mal. Que de patience il nous faut pour tout endurer, que d'énergie pour tout remuer, que de gaieté pour porter la joie partout, que de santé pour endurer des fatigues qui se renouvellent chaque jour, que de science du cœur humain pour distinguer quelle fibre toucher, enfin surtout quel coup d'œil exercé pour savoir de suite que dire, que taire et que faire.

Le chemin de fer présente les mêmes épines et les mêmes difficultés ; de plus les auberges, les mauvaises compagnies, l'ivrognerie et la crapule ont suivi les travailleurs sur la ligne. Les agglomérations sont plus considérables, les mauvais sujets plus nombreux, le respect humain plus profond. Où trouver des lieux de réunion convenables pour les exercices du culte ? Comment convoquer ces groupes épars ? Le missionnaire, avant de partir, doit faire une ample provision de dévouement de douceur, d'activité et de prudence.

Mais aussi que de bien ces hommes de Dieu ont produit dans l'obscurité, dans l'ombre et le silence ! Nos voyageurs, autrefois d'une réputation si peu enviable, sont devenus une classe d'hommes respectables et respectés. Les familles se consolent en voyant partir leurs enfants pour aller travailler sur les voies ferrées, quand elles pensent qu'ils rencontreront dans leur éloignement les secours et les consolations de la religion. La bonne nouvelle a retenti dans les forêts jusqu'aux extrémités de l'Amérique. *In omnem terram exivit sonus eorum*. Heureux les apôtres dont les mains ont opéré au milieu des peuples de semblables prodiges de la grâce. *Per manus autem apostolorum fiebant signa et prodigia multa in plebs*. Heureuse la congrégation religieuse qui a produit de tels sujets. Les rosées, la fécondité et les bénédictions du ciel ne sauraient lui manquer.

J. B. PROULX, PTRE.

(A continuer)

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

III

LE MONDE DE JUPITER

Douze cent trente globes terrestres, réunis en un seul corps d'un volume égal à leur somme, paraîtraient devoir former un astre qui serait plutôt un soleil parmi des astres moindres qu'une simple planète dépendante d'un soleil. Et de fait, Jupiter dût sembler un soleil aux siècles de sa jeunesse. Alors son immense volume était bien des fois plus grand encore, et lui-même, tout feu et toute clarté, il répandait la lumière et la chaleur dans les mondes plus lointains d'Uranus et de Saturne, qui s'étaient éteints plus tôt que lui et qui, aujourd'hui, vû son extinction, sont tombés pour toujours dans les horreurs d'une nuit froide et obscure. Même à présent, quoiqu'il ait perdu sa lumière propre et qu'il se soit contracté par suite du refroidissement, Jupiter resplendit encore dans le firmament, grâce à la lumière du soleil, et il se présente à nous comme un astre colossal dans notre système planétaire.

Comparés à lui, Mercure, Vénus, Mars, la Terre sont comme des petits pois auprès d'une orange ; les astéroïdes comme des grains de sable ; Saturne le suit à une grande distance, et à une bien plus grande encore, Uranus et Neptune, et pourtant, ce sont là des géants ! Son diamètre réel est 11 fois celui de la Terre et mesure partant 142,000 kilomètres. Un ruban qui s'étendrait de la Terre à la Lune ne serait pas assez long pour entourer entièrement le globe de Jupiter.

Mais d'un autre côté, le poids de cette planète ne correspond

nullement à son énorme volume. Car sa densité moyenne, due à la compacité des matières qui la composent, est peu supérieure à celle de l'eau et de plus d'un cinquième inférieure à la densité moyenne de la Terre. Ici-bas, presque tous les corps qui se trouvent à la surface du globe, terres, roches, métaux, sont plus pesants que l'eau et coulent à fond ; bien peu seulement, comme le bois, surnagent à la surface : et, plus on descend vers le centre de la terre, plus aussi on voit les minéraux devenir compactes, soit que les plus pesants se soient précipités les premiers au temps où notre globe était encore en fusion, soit que la pression des couches superposées les ait durcis et comprimés. Dans le monde de Jupiter, les solides de la surface doivent être moins compactes que le sucre, et les liquides plus légers que la térébenthine.

Il est vrai que ces corps pèsent là-haut plus de deux fois plus qu'ici-bas, et cela, grâce à la très forte attraction exercée sur eux par la planète en raison précise de son énorme volume. Mais, sur la terre, et dans les mêmes conditions dans lesquelles sont nos substances terrestres, ils manifesteraient tout de suite par une légèreté étrange leur manque de densité. Un granit de Jupiter, jeté dans l'eau, surnagerait comme un morceau de bois, et l'eau de ses mers s'étendrait sur les nôtres comme un voile de pétrole. Les substances de l'intérieur sont naturellement plus compactes, surtout s'il est vrai, comme quelques-uns le pensent, que la grande planète ne soit pas encore arrivée à l'état de solidité complète ; alors en effet les couches inférieures sentiraient toute la pression des couches supérieures. Les gaz réfractaires, réduits par Carteret à l'état liquide, au moyen de la pression et du refroidissement, peuvent former là d'immenses dépôts liquides et solides, si toutefois, comme doit être le cas dans le noyau central, la haute température de l'intérieur ne réussit pas à tenir séparées les molécules, en dépit de l'énorme pression qui tend à les serrer les unes contre les autres.

L'effet de ces deux conditions réunies est de réduire la matière interne de cette planète à un état intermédiaire entre le solide et le gazeux. Chaque molécule, dans le poste qu'elle occupe et où la tiennent clouée les deux puissantes forces opposées, a une stabilité accidentelle et une dureté semblable à celles des corps solides. Et cependant, grâce au manque de cohésion entre les molécules, on ne peut pas dire que le corps ait cessé d'être à l'état gazeux. On croit généralement qu'il en est de même de la matière du soleil, qu'elle n'est pas solide en réalité mais que chacune de ses molécules est néanmoins aussi compacte que les corps terrestres les plus durs. Tel est aussi probablement le noyau central de la

Terre et, à plus forte raison, celui de Jupiter, telle enfin, d'après une juste proportion, les couches moins éloignées du centre.

À la surface même, en égard à sa gravité deux fois et demi supérieure à celle de la Terre et par suite de laquelle les couches inférieures doivent être comprimées outre mesure; en égard aussi au peu de densité de la planète, qui, avec son immense volume, ne pèse cependant que 310 globes terrestres, le P. Secchi prétendait qu'il ne pouvait se trouver aucun corps à l'état solide. Mais ceux à qui il plaît de peupler tous les astres, veulent qu'au moins on regarde comme solide l'écorce extérieure. Rien ne prouve évidemment le contraire, rien non plus ne prouve la vérité de cette assertion, et nous aimons à le noter pour maintenir toujours la distinction entre ce qui est certain et ce qui n'est que probable.

Le poids et la densité d'une planète une fois connus, nous pouvons procéder à l'étude de plusieurs phénomènes qui s'y font remarquer. Si Jupiter n'était pas plus volumineux que la Terre, son poids étant 310 fois celui de notre globe, il s'ensuivrait que les corps, situés à sa surface, pèseraient 310 fois plus que les corps égaux sur la surface de la terre. Un kilogramme de viande transporté en Jupiter en pèserait tout aussitôt trois cent-dix, et partant une personne, pesant 50 kilogrammes sur la terre, se trouverait subitement là-haut transformée en un amas immobile de 15,500 kilogrammes. La cause en est que, la gravité s'exerçant en raison directe des masses, autant la masse de Jupiter surpasse celle de la Terre, autant l'attraction exercée par lui sur les corps environnants surpasse l'attraction exercée par la Terre sur les corps qui l'entourent.

Mais l'attraction est encore soumise à deux autres lois. La première c'est qu'elle va en diminuant en raison du carré de la distance entre le centre d'attraction et le corps attiré : si la distance est doublée, l'attraction se réduit à un quart, si elle est triplée, elle se réduit à un neuvième, si elle est quadruplée, à un seizième, et ainsi de suite. La seconde loi, c'est que si le centre d'attraction est une sphère, la distance se compte du centre même de la sphère, vû que l'effet est absolument le même que si toute la force attractive était concentrée dans le seul point central. Or la masse de Jupiter n'est point encore condensée en un petit globe comme celui de la Terre, mais elle forme une sphère d'un rayon 11 fois plus grand. De là il suit que les corps situés à sa surface sont à une distance 11 fois plus grande de son centre que les corps terrestres ne le sont du centre de la terre. Et ainsi, la masse se trouvant compensée par la distance, le poids

des corps sur Jupiter se trouve n'être que deux fois et demi celui des corps sur la Terre.

Si les plaines sans limites de ce monde sont parcourues par des êtres animés, il faut ou que leur force musculaire soit plus que doublée, à moins de supposer qu'ils se meuvent avec la lenteur proverbiale de la tortue, ou qu'ils soient composés d'une matière d'autant plus raréfiée. L'explorateur des mondes célestes qui s'aventurerait dans ces régions avec son poids de 60 ou 70 kilogrammes n'en pèserait pas 18,600, comme dans l'hypothèse précédente, mais bien 150 ou 210, poids assurément bien raisonnable encore, puisqu'il équivaut à celui du président de la société américaine des *Hommes Gras*. Pareillement, les granits et les serpentes de Jupiter qui, sur la Terre, se remueraient presque aussi facilement que des pierres ponce, égalent et même surpassent pour le poids nos roches les plus compactes. En vertu de leur gravité plus que double, ces corps pesants et tous les autres tombent là-haut avec une vitesse de douze mètres pendant la première seconde, tandis qu'ici-bas ils ne se précipitent qu'avec une vitesse de quatre mètres et quelque chose. Malheur à l'homme qui ferait un faux pas en visitant Jupiter.

Toutefois, pour atténuer d'un peu les effets de la gravité dans le monde de Jupiter. Il y a deux causes en action et qui, sous d'autres rapports plus importants et plus curieux, sont dignes aussi de fixer notre attention. L'une est le mouvement diurne de la planète, par suite duquel le poids des corps est diminué d'un dixième à l'équateur. L'autre est son atmosphère très épaisse, qui, elle aussi, quoique très peu, rend plus légers qu'il ne le seraient dans l'atmosphère plus subtile de la terre, les corps plongés dans ses vagues.

Comme la Terre et toutes les autres planètes, Jupiter, outre sa révolution annuelle autour du soleil, est animé d'un autre mouvement diurne de rotation sur son axe. Il a ses années et ses jours. Mais ses années sont très longues, et ses jours sont très courts. Etant donnée la longueur du rayon terrestre, un corps, placé à l'équateur et suivant le mouvement diurne de la Terre, est porté avec une vitesse d'environ un demi-kilomètre à la seconde. Sur l'équateur de Jupiter, il serait transporté avec une vitesse de 12,452 mètres à la seconde, et accomplirait en dix heures le tour des 400,000 kilomètres qui forment la circonférence de la grande planète. La rotation de Jupiter, déterminée au moyen de taches visibles sur son disque, s'accomplit en dix heures seulement; c'est donc là la longueur de la journée, cinq heures de jour et cinq heures de nuit. Certains hommes métho-

diques qui, à aucun prix, ne voudraient perdre une des vingt-quatre heures de notre journée, ne se trouveraient pas peu déconcertés en arrivant dans un pays où ils auraient à en sacrifier quatorze d'un seul coup. Ce serait bien pis encore, si l'un d'eux déterminé à y rester une année, et y louant, au poids de l'or, une maison, venait ensuite à remarquer que cette année compte 10,455 jours joviens, ou bien 4332 jours terrestres, c'est-à-dire 11 ans, 10 mois et 17 jours. Il regretterait de n'avoir pas songé à temps que Jupiter gravite autour du soleil à la distance de 192 millions de lieues, distance cinq fois plus grande que la Terre ; et que, pour parcourir une pareille orbite et fournir son année, il lui faut nécessairement un temps proportionné.

Cette année, déjà interminable, semblerait encore dix fois plus longue au malencontreux voyageur, grâce à la tristesse du ciel et au manque total de variété dans les saisons. Celles-ci, chacun le sait, sont dues à l'inclinaison de 23 degrés et plus de l'axe de rotation de la Terre sur le plan de l'orbite annuelle. De là vient que les deux hémisphères, boréal et austral, se trouvent, dans le cours de l'année, exposés plus ou moins directement aux rayons du soleil. Et ainsi, nous avons les différences de température qui diversifient le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, et la variété de produits végétaux et animaux qui en est la conséquence. Il n'en est pas de même en Jupiter. Son axe de rotation ne dévie que de trois degrés de la ligne verticale, somme tout à fait insignifiante. Aussi, dans toute sa latitude, règnent toujours le même degré de température, toujours la même longueur des jours et des nuits, et plus vers les pôles, toujours le même crépuscule, lequel, aux pôles, s'éteint en une nuit perpétuelle. La seule cause de variation dans la température est la différence entre les distances auxquelles Jupiter se trouve du soleil, en décrivant son ellipse. Or la différence entre le maximum et le minimum d'éloignement est de 770,000,000 de kilomètres.

GIULIO.

LES FAUX BRILLANTS

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un jardin attenant à la maison de Dumont.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT (*seul, se promenant à pas lents*)

Quelle chance, grand Dieu !... Quelle rare fortune !...
Un illustre étranger nous tombe de... la lune.....
Incognito !... D'instinct, je le juge à son air
Et lui fais bon accueil..... Sacristi, j'ai du flair !.....
Son cœur à mon Elise aussitôt s'abandonne !

(*s'exaltant*)

Et..... bientôt je serai père d'une baronne ! (*pause*)
Voir ma fille en tout lieu mise au poste d'honneur !
Et moi par contre-coup partager son bonheur !.....
Mais bien plus, quand viendront les ennuis du vieil âge,

(*avec attendrissement*)

Avoir pour m'égayer un charmant entourage
De beaux petits barons m'appelant : « *Grand Papa !* »
Et me rajeunissant par leur joyeux sabbat !.....
Ah, positivement, je suis né pour la chance !.....
Et mon Elise obtient la digne récompense
De sa docilité..... Cécile, par malheur,
N'a pas reçu du ciel le bon sens de sa sœur ;
Elle a pour le baron un dédain qui m'irrite,
Et ne lui montre pas les égards qu'il mérite.....
Je veux sérieusement lui parler... (*appelant*) Nicolas !...
Nicolas !.....

SCENE II

DUMONT, NICOLAS

NICOLAS (*accourant le chapeau sur la tête
et mangeant à grosses bouchées*)

Oui, monsieur j'arrive.....

DUMONT

Chapeau bas

Mal appris !

NICOLAS (*à part, se découvrant*)
En effet, mon chapeau le taquine !

DUMONT

Que dévores-tu là ?

NICOLAS

Je mange une tartine
Pour passer le temps.....

DUMONT

Brute !... Une dernière fois,
Je te préviens.....

NICOLAS (*à part*)

Allons.....

DUMONT

qu'il faut être courtois,
Et ne plus m'ennuyer de tes façons maussades.

NICOLAS

Oui, monsieur. (*à part*) Il m'embête, avec ses *sermonnades* !

DUMONT

Sinon, tu partiras ; tiens-toi pour averti.

NICOLAS (*à part*)

Nom d'un chien, je voudrais être déjà parti !.....

DUMONT

Tu m'entends ?...

NICOLAS

Oui, monsieur !

DUMONT

Maintenant, imbécile !...

Dis à Mademoiselle.....

NICOLAS (*à part*)

..... Il est gentil.....

DUMONT

..... Cécile

Qu'elle vienne à l'instant, ici même.....

NICOLAS (*sortant à reculons*)

J'y cours !.....

DUMONT (*l'observant*)

Que fais-tu là ?...

NICOLAS (*reculant toujours*)

Je... je.....

DUMONT

Hein ?.....

NICOLAS

Je sors à rebours.

C'est plus poli. (*il sort*)

DUMONT

Nigaud ! (*seul*) Encore un qui m'agace !.....

Il faut, décidément, que je m'en débarrasse !.....

SCENE III

DUMONT, CECILE

DUMONT (*apercevant Cécile*)

Ah, voici mon lutin !.....

CECILE

Vous désirez me voir,

Mon père ?

DUMONT

Oui, pour fixer mes droits et ton devoir.
 Ma volonté d'abord est ici souveraine ;
 L'unique autorité sous mon toit, c'est la mienne ;
 Tout le monde, entends-tu, devra s'y conformer,
 Sinon.....

CECILE

Mais, cher papa, voulez-vous m'informer
A quel propos.....

DUMONT

Silence ! et laisse-moi tout dire ;
Les lois de la famille ont perdu leur empire ;
Le monde est renversé !... Notre siècle pervers
Du bon sens, tous les jours, présente le revers ;
Au sortir du berceau, l'enfant devient son maître ;
Le devoir filial paraît sans raison d'être,
L'autorité n'est plus qu'un vain mot dont on rit ;
C'est en la méprisant qu'on montre son esprit ;
Et l'on voit, grâce aux torts qui partout se répandent,
Les parents obéir aux enfants qui commandent...
Je ne veux plus chez moi tolérer ces abus,
Et du père abdiquer les nobles attributs ;
Non !... Chacun doit ici se conduire à ma guise ;
Je veux être obéi.

CECILE

Ne suis-je pas soumise ?

DUMONT

Toi soumise ! A quoi ?

CECILE

Mais..... à votre volonté.....

DUMONT

A la mienne ? Allons donc !..... Ton esprit indompté
N'a pour guide constant que son propre caprice ;
Il subit sans contrainte, et même avec délice,
L'influence du siècle et sa perversion ;
Ta conduite le prouve à chaque occasion.

CECILE

Ah, mon père, pour moi, comme pour notre époque,
Vous êtes rigoureux !... Parlons sans équivoque.....
L'homme, depuis Adam montre des goûts pervers.
Oui, le mal a toujours régné dans l'univers ;
Mais au-dessus du mal les bons sentiments règnent,
Et la vertu ne fuit que ceux qui la dédaignent.

La nature obéit sans cesse aux mêmes lois ;
Le monde est aujourd'hui ce qu'il fut autrefois,
Mélange incohérent de vertus héroïques
Et de vices hideux.....

DUMONT

Comment ! Tu me répliques
Par l'éloge insensé du siècle où nous vivons !.....
Mais sais-tu, pauvre enfant, à quoi nous arrivons
Avec ce beau gâchis de notions modernes,
Dont on fait le sujet d'un tas de balivernes
Où l'absurdité parle et la raison se tait ?...

CECILE

Mais enfin dites-moi, de grâce, qu'ai-je fait,
Mon père ? Expliquez-vous, car je tiens à comprendre
En quoi j'ai pu manquer.....

DUMONT

Oui, je vais te l'apprendre.
Le rang et la richesse, à tes yeux sont sans prix ;
Plus le mérite est grand, plus il a ton mépris ;
Il faut être bien né pour encourir ta haine,
Et ton esprit, cédant au penchant qui l'entraîne,
Par un caprice étrange, inhérent à l'erreur,
Cherche dans les bas-fonds pour trouver la grandeur.
Ah !... Si, pour entrevoir un horizon plus ample,
Tu suivais de ta sœur le beau, le noble exemple,.....
J'atteindraï, grâce à toi, le comble de mes vœux !.....
Au lieu d'un gendre illustre.....

CECILE

Eh bien ?.....

DUMONT

J'en aurais deux !...

CECILE

Comment deux ?

DUMONT

Le baron épouserait Elise,
Et ta main.....

CECILE

Ma main !...

DUMONT

Oui.

CECILE

Mais vous l'avez promise.

DUMONT (*impatienté*)

Promise ! Promise !

CECILE

Oui.....

DUMONT

Laisse moi donc la paix !

CECILE

Mais Oscar.....

DUMONT

Ton Oscar ! Ton Oscar, tu le sais,
N'est qu'un simple avocat sans titre et sans lignée
Qui dans l'ombre toujours te tiendra consignée...

CECILE

Mais à quoi, dites-moi, voulez-vous en venir ?

DUMONT

Je veux te préparer un brillant avenir :
Tu n'as qu'à le vouloir pour devenir comtesse.

CECILE

Nous montons, paraît-il, à très grande vitesse !...

DUMONT (*cherchant à se rappeler*)

Le signor Monte... bel?... Monte... belli... cano...
Ce noble italien.....

CECILE

Doucement, *piano* !

Mon père, je vous prie ! Allons un peu moins vite ;
Laissez-moi sans détour le dire tout de suite,
Je hais les faux brillants et méprise de pair
Les barons d'aventure et les comtes... en l'air...

DUMONT (*indigné*)

Assez, Cécile, assez !... N'en dis pas davantage ;
Du siècle où nous vivons voilà le beau langage...

SCENE IV

LES MEMES, puis NICOLAS et JEAN BRUNELLE.

NICOLAS (*dans la coulisse*)

Arrêtez !.....

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Laisse-moi.

NICOLAS (*de même*)

Vous ne passerez pas.

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Animal !

NICOLAS (*voulant arrêter Jean Brunelle qui le repousse*)

Restez là...

DUMONT (*allant à eux*)

Quel est donc ce fracas ?

NICOLAS

C'est cet original.....

JEAN BRUNELLE (*menaçant Nicolas*)

Original toi-même.

NICOLAS (*se redressant*)

Par exemple !.....

JEAN BRUNELLE

Tais-toi ; visage de carême !...

DUMONT

Insolent ! vous osez.....

JEAN BRUNELLE

Ah !... mon oncle Dumont,

Je vous retrouve enfin !.....

DUMONT (*d'un air de dignité offensée*)

D'où nous vient ce démon ?.....

JEAN BRUNELLE (*saisissant la main de Dumont et le regardant en face*)

Me reconnaissez-vous ?

DUMONT (*s'efforçant de retirer sa main*)

Non.

JEAN BRUNELLE

Voyons... hein?

DUMONT (*avec hauteur*)

Jeune homme,

Votre nom s'il vous plaît?

JEAN BRUNELLE (*riant*)

Moi?... comment je me nomme?

DUMONT

Oui, morbleu!

JEAN BRUNELLE

Ce cher oncle, il est toujours farceur!.....

Ne retrouvez-vous pas les traits de votre sœur?

DUMONT

De ma sœur?... (*A part*) En effet!.....

JEAN BRUNELLE

De votre sœur jumelle

Qu'après votre départ épousa Jean Brunelle,
 Le forgeron..... Je suis leur unique héritier,
 Voyageur et bon diable, enfin, de mon métier.
 Après avoir bâti vingt châteaux dans la lune,
 J'ai parcouru le monde en quête de fortune,
 Et les mille incidents dont je fus le héros
 M'ont fait un profit clair de cent mille..... zéros!.....
 Enfin, tel qu'on me voit, n'en déplaie à mes proches,
 J'ai bon appétit,... mais je n'ai rien dans mes poches!
 Et puis... vous comprenez?...

DUMONT

Non, je ne comprends pas.

(*A part*) Quel contre-témps d'avoir ce brigand sur les bras!...

Mille morts! A tout prix il faudra s'en défaire!

Hem! (*il fait signe à Nicolas d'approcher et lui parle à voix basse*)

JEAN BRUNELLE (*bas à Cécile*)

Une cousine?

CECILE (*de même*)

Oui, monsieur...

JEAN BRUNELLE (*bas à Cécile*)

Sans vous déplaire,

Peut-on vous dire un mot?

CECILE (*de même*)

Sans doute, mon cousin.

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Vous êtes menacés d'un ignoble dessein ;
Certain Faquino.....

CECILE (*de même*)

Quoi ! vous connaissez cet être ?

JEAN BRUNELLE

A mes dépens, hélas ! j'appris à le connaître ;
Pour déjouer ses plans je le suis pas à pas.

CECILE (*de même*)

De grâce, mon ami, ne l'abandonnez pas !.....

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Comptez sur moi.

CECILE (*de même*)

Merci.

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Ma chétive toilette

Couvre un homme de cœur.....

CECILE (*de même*)

Oui, je vous crois honnête ;

Aidez-nous !.....

JEAN BRUNELLE (*de même*)

Chut !... Surtout de la discrétion !.....

Courage !.....

CECILE (*de même*)

J'en aurai.

DUMONT (*à part*)

Quelle confusion !.....

S'il faut que par hasard le baron nous surprenne
En cette compagnie !..... A tout prix je l'entraîne
Hors d'ici, sans délai !... (*à Jean Brunelle*)

Jeune homme, suivez-moi ;

Vous devez avoir soif ?.....

JEAN BRUNELLE

Un tant soit peu, ma foi !

(*Ils sortent*)

SCENE V

CECILE, puis OSCAR puis JEAN BRUNELLE

CECILE (*seule*)

Cet étranger me plaît ; sans que je le connaisse,
Quelque chose me dit qu'il tiendra sa promesse.....

(*Elle s'assied sur un banc*)

Hélas !..... Dieu sait comment tout ceci doit finir !.....
Et j'hésite en moi-même à scruter l'avenir.

(*L'orchestre accompagne les huit vers suivants d'une symphonie douce
et lente, et l'on aperçoit Oscar qui s'approche par les détours
d'une allée du jardin.*)

A peine ai-je franchi le seuil de l'existence,
Qu'au-devant de mes pas, comme un spectre, s'avance
L'adversité cruelle !... Ah !... Comment conjurer
L'orage qui s'annonce !... Oui, comment épurer
L'horizon menaçant de ces nuages sombres
Qui me couvrent déjà de leurs sinistres ombres ?.....
Seigneur, secourez-moi ! Je suis bien malheureuse !

OSCAR

Cécile !.....

CECILE (*effrayée*)

Oscar !

OSCAR

Mon Dieu ! que vous êtes peureuse !
Se peut-il que l'aspect d'un esclave soumis
Vous effraie à ce point ?

CECILE

Cher Oscar, je frémis
 Sans le vouloir au bruit d'une feuille qui tombe ;
 La course dans les airs d'une faible colombe
 Me cause des frayeurs, tant mon esprit troublé
 Souffre des noirs soucis dont il est accablé !

OSCAR (*s'asseyant près d'elle*)

Contez-moi vos chagrins.

CECILE

Mon père.....

OSCAR

Eh bien ?

CECILE

Je tremble

En prononçant son nom !..... (*ils se lèvent*)

OSCAR

Vous tremblez !... mais ensemble
 Nous avons prononcé le serment solennel
 D'allier nos destins par un nœud éternel !.....
 Et lui-même a béni ce serment avec joie.....
 Se peut-il maintenant que votre esprit prévoie.....

CECILE (*tremblante*)

Pardonnez-moi !.....

OSCAR (*inquiet*)

D'où vient cette agitation ?

CECILE (*avec angoisse*)

Quel supplice !.....

OSCAR

Ah parlez !... Plus d'hésitation !.....
 Autrement je..... De grâce, épargnez-moi ce doute !

CECILE

Pouvez-vous m'écouter sans colère ?

OSCAR (*comprimant son émotion*)

Oui... j'écoute.....

CECILE

Un prétendu baron aux titres indécis.....

OSCAR

Faquino ?

CECILE

C'est son nom.

OSCAR

Puis?... Ensuite?...

CECILE

Il a pris

Sur mon père et ma sœur.....

OSCAR

L'infâme !.....

CECILE

un tel empire,

Qu'ils n'ont d'attentions que pour lui.....

OSCAR

Le vampire !

CECILE

Ma sœur est déjà prête à lui donner sa main,
Et mon père, oublieux de nos serments,.....

OSCAR

Eh bien ?.....

Dites, dites, Cécile !.....

CECILE (*baissant la vue*)

Il m'a parlé d'un comte.....

Ami de son baron.....

OSCAR

Hé, comment !

CECILE

Ah, j'ai honte

En faisant cet aveu !.....

OSCAR

Mais vous, Cécile, vous ?.....

CECILE

Moi, je.....

OSCAR

.....Vous acceptez ce décret sans courroux !.....
 Au désir paternel complaisamment soumise,
 Vous brisez le cachet de votre foi promise,
 Et troquez notre amour pour le titre fictif
 Que porte avec audace un brigand fugitif !.....

CECILE

Ah, silence !... Cruel !...

(Pendant les vers précédents, Jean Brunelle s'est approché sans être vu et les a écouté parler.)

JEAN BRUNELLE *(à part)*

Tiens ! Voilà nos jeunesses
 En train de s'appliquer de rudes politesses !.....

CECILE *(à Oscar)*

Oui, vous êtes cruel !.....

OSCAR *(à Cécile)*

En fait de cruauté,
 L'avantage évident est de votre côté.....

JEAN BRUNELLE *(à part)*

Allons donc !

CECILE *(à Oscar)*

A l'affront vous mêlez l'injustice !

OSCAR

L'injustice est chez vous !

CECILE

Chez vous, c'est la malice !

JEAN BRUNELLE *(à part)*

Ah ! Ces pauvres enfants vont s'en conter assez.
 Pour se brouiller !.....

OSCAR *(à Cécile)*

Perfide !.....

CECILE *(à Oscar)*

Ingrat !.....

JEAN BRUNELLE (*s'interposant*)

Chers insensés!.....

(*Oscar et Cécile font un geste de surprise*)

CECILE (*après une pause*)

Vous, monsieur!.....

OSCAR

De quel droit!.....

JEAN BRUNELLE

Ah! je suis authentique;

N'est-ce pas, ma cousine ?

OSCAR

Un cousin !

JEAN BRUNELLE

Sans réplique,.....

Et de plus votre ami.

OSCAR

Je ne vous connais pas.

JEAN BRUNELLE

Sois tranquille, mon bon, va, tu me connaîtras

Bientôt.....

OSCAR (*offensé*)

Enfin, monsieur.....

JEAN BRUNELLE

Mon langage vous choque ?

Je n'ai pas du gandin le ton ni la défroque ;

Mais en retour, mon vieux, tonnerre ! j'ai du cœur!.....

Maintenant, mes agneaux, soyons de bonne humeur.

OSCAR

Mais d'où venez-vous ?

JEAN BRUNELLE (*riant*)

Moi?... De l'autre bout du monde,

Juste à point... Oui, morbleu, que le sort me confonde

Si je n'empêche pas cet infâme coquin

De pratiquer ici son métier de... requin !

OSCAR

Quel coquin ?

JEAN BRUNELLE

Faquino. C'est le mauvais génie,
 Qui de cette demeure à troublé l'harmonie.....
 Moi je connais ses trucs pour en avoir souffert,
 Et je lis dans son jeu comme en un livre ouvert.
 L'oncle Dumont pour lui c'est un mouton à tondre ;
 Cette toison le tente, et je puis vous répondre
 Qu'il s'entend ou métier..... Donc oubliez vos torts,
 Et contre ce brigand unissons nos efforts.....
 (A Oscar) Votre main dans la sienne !..... (les voyant hésiter)
 Ah ça ! Point de bêtises !
 Les places dans vos cœurs depuis longtemps sont prises.

(Il leur joint les mains. Oscar et Cécile le laissent faire et se lancent des regards furtifs et timides.)

Vous inventez sans cause un absurde grief
 Et risquez follement votre bonheur.....

OSCAR

Mais.....

JEAN BRUNELLE

Bref,
 Sans vous comprendre en rien, grands enfants que vous êtes
 Dans un rayon d'amour, vous brassez des tempêtes,
 Et perdez vos instants en des propos jaloux
 Pendant que l'ennemi circule autour de vous.
 C'est insensé.

OSCAR

Monsieur !.....

JEAN BRUNELLE

Excusez mes paroles ;
 J'omets en vous grondant l'emploi des paraboles.....
 Mais contre le danger que nous voyons surgir,
 Au lieu de nous bander, il faut ensemble agir.....
 Comptez sur moi, d'abord.

CECILE (avec effusion)

Ah, je vous remercie !

JEAN BRUNELLE

Ce fripon des grandeurs perdra la fantaisie,
Ou je perdrai mon nom. (*A Oscar*) Partons.

OSCAR

Je suis à vous.

CECILE

Dieu vous guide !

OSCAR (*lui envoyant un baiser de la main*)
Au revoir.

CECILE

Adieu. Protégez-nous.

JEAN BRUNELLE

Laissez faire en cela votre ami Jean Brunelle.

(*Ils sortent au moment où Mariane entre.*)MARIANE (*avec un geste de surprise*)

Ah, mon Dieu ! l'effrayant gibier, mademoiselle !

CECILE

C'est un brave homme.

MARIANE

Vrai !.....

CECILE

Grâce à lui, ce baron

Bientôt ne sera plus qu'un vulgaire larron.

MARIANE

Ah vraiment !

CECILE (*sortant*)

Tu diras, si de moi l'on s'informe,
Que... que j'ai la migraine, et qu'il faut que je dorme.

SCENE VI

MARIANE (*seule*)

Quant à moi, franchement, je n'y comprends plus rien :
Ce baron, l'on en dit et du mal et du bien ;
C'est un individu presque indéfinissable,

Qui pour l'un est un ange et pour l'autre le diable,
 Selon le point de vue où chacun l'aperçoit.....
 J'espère que bientôt nous pourrons, quel qu'il soit,
 L'examiner de près.....

SCENE VII

MARIANE, FAQUINO

FAQUINO

Ton maître est-il visible,

Ma mignonne ?

MARIANE (*riant aux éclats*)

Comment ?.....

FAQUINO

Que vois-tu de risible

Dans cette question ?

MARIANE

Ah monsieur, pour mon goût,
 Je ne le vois que trop, à toute heure et partout !
 Il n'a pas le pouvoir, ni le vœu, ni l'adresse
 De se rendre invisible.....

FAQUINO

Que dit cette drôlesse ?

MARIANE

Il faudrait pour cela qu'il fût diable..... ou baron.

FAQUINO

Ma bonne, tu parais ne pas comprendre.

MARIANE

Non ?

Alors, expliquez-vous.

FAQUINO

Que veux-tu que j'explique ?

MARIANE

Tout ce que vous voudrez, c'est à vous la réplique.

FAQUINO (*à part*)

Pas timide, l'enfant ! (*Haut*) Mais je voudrais savoir
 Si ton maître est bien seul et si l'on peut le voir.

MARIANE

Ah, c'est une autre affaire!... Alors veuillez attendre.
 Je cours le prévenir... (*à part*) On ne peut le comprendre
 Dans son vilain jargon!..... (*elle sort*)

SCENE VIII

FAQUINO (*seul*)

Bon. A l'heure qu'il est
 Le bonhomme a dû lire en entier mon billet.
 Qu'en aura-t-il pensé?... S'il s'était mis en tête
 De n'y rien croire!... Allons! bah! (*souriant*)
 Il est trop..... honnête
 Son grand cœur est exempt d'un vulgaire soupçon
 Et, plein de confiance, il mord à l'hameçon.....
 D'ailleurs, je serai cru sur ma simple parole
 Et je n'aurai qu'à..... Chut!... Commençons notre rôle.....

SCENE IX

FAQUINO, DUMONT

DUMONT

Ah! (*Ils se donnent la main*)

FAQUINO

Mon bien cher ami, je suis au désespoir!

DUMONT

Eh, mon Dieu, qu'avez-vous?

FAQUINO

Je reçus hier soir

Une lettre.....

DUMONT

Une lettre!

FAQUINO

Oui, de grande importance;

DUMONT

Eh bien?.....

FAQUINO

Je ne sais trop par quelle négligence
 Je l'ai perdue en route.

DUMONT (*vivement*)

En êtes-vous certain ?

FAQUINO

Sans doute, et j'ai cherché partout sur mon chemin...

DUMONT (*lui tendant la lettre*)

Examinez ceci.

FAQUINO

Grand Dieu ! C'est cela même !
L'a-t-on trouvé chez vous ?

DUMONT

Oui.

FAQUINO

Quelle chance extrême !

(*Avec effusion en prenant les deux mains de Dumont*)

Merci, cent fois merci !... Je ne sais trop comment
Reconnaître.....

DUMONT (*saluant profondément*)

Baron !... C'est en me pardonnant.....

FAQUINO

Hé ! quoi !... Vous savez tout !.....

DUMONT (*confus*)

Oui... J'osai me permettre...

De lire.....

FAQUINO (*affectant le désappointement*)

Ah !... mais c'est fait... Veuillez donc me promettre
De ne rien révéler du secret que contient
Cet écrit.....

DUMONT

Par malheur, moi, je n'en puis plus rien.....

FAQUINO

Vous l'avez dévoilé !.....

DUMONT

Mes enfants le connaissent,
Et déjà, cher baron

FAQUINO

Qu'entends-je !.....

DUMONT

elles s'empresment
Parmi tous nos voisins d'en répandre le bruit.

FAQUINO

Ciel !... A quel embarras m'avez vous donc réduit !.....

DUMONT

Mais pourquoi le silence où votre esprit s'obstine ?
Dans quel but plus longtemps cacher votre origine ?

FAQUINO

Pourquoi ? Pour éviter l'ennui d'être exposé
Au mépris d'un public toujours mal disposé
Envers ceux qui d'un titre à ses yeux font parade.....

DUMONT

Votre mine suffit à prouver votre grade.
Moi je l'ai deviné sans en être averti !.....

FAQUINO

La sagesse est un don que Dieu n'a départi
Qu'aux hommes dont le cœur est à la bonne place.....
Tout le monde n'est pas comme vous perspicace !... ..
Or comment, dites-moi, croirait-on l'étranger
Qui, sans aucun garant, oserait se ranger
Parmi les grands seigneurs de la vieille Italie ?
On le dirait épris d'une étrange folie ;
Ou..... quelque vil dessein lui serait imputé,
Et son honneur, ainsi lâchement discuté,
Subirait sans défense une atteinte fatale.....

DUMONT

En effet, des jaloux la méchante cabale
Peut ternir un grand nom par de honteux débats.....
Et... par zèle... peut-être ai-je fait un faux pas.....
Mais le mal est commis ; pouvons-nous le défaire ?

FAQUINO

Oh ! Dumont !.....

DUMONT

Ce n'est plus le moment de se taire,
 Tout scrupule à présent doit être abandonné,
 Pour.....

FAQUINO

Vous n'y songez pas !... Voir mon nom soupçonné,
 Discuté.....

DUMONT

Le céler ne vous est plus loisible ;
 Il faut donc bravement le porter.....

FAQUINO (*avec tristesse*)

Impossible !.....

DUMONT

Impossible ! (*signe affirmatif de Faquino*) Pourquoi ?

FAQUINO

C'est un triste secret
 Qu'il me faut vous cacher, malgré tout l'intérêt
 Dont vous m'honorez.

DUMONT

Ah !... Mon cher baron, de grâce !
 N'allez pas d'un refus m'infliger la disgrâce !

FAQUINO

Dumont, n'insistez pas !...

DUMONT

Si ; je veux tout savoir !.....
 Au nom de l'amitié, laissez-vous émouvoir !.....

(*signe négatif de Faquino, d'un air de désespoir*)

Ai-je donc mérité de perdre votre estime ?

FAQUINO

Mon Dieu, non ! Mais pourquoi d'une misère intime,
 Par un vain égoïsme, affliger mes amis ?

DUMONT

C'est pour cela que Dieu près de vous les a mis.

FAQUINO (*lui tendant la main*)

Vous l'empportez !... Je cède à la douce influence
 Qu'exerce sur mon cœur votre persévérance

A scruter de mes maux l'affreuse profondeur ;.....
 Sachez donc, puisqu'il faut parler avec candeur,
 Que le sort, s'acharnant partout à la ruine,
 M'impose le secret sur ma haute origine ;.....
 (*Avec tristesse*) Le rang, sans la fortune, est un luisant fardeau
 Qu'on retrouve parfois sous le sombre manteau
 D'une noble misère !... (*il reste pensif*)

DUMONT

Ah, je comprends le reste !.....
 Et je déplore en moi l'aveuglement funeste
 Qui m'a fait ignorer votre triste abandon.
 Il fallait sans retard m'informer.....

FAQUINO

A quoi bon
 Proclamer ses malheurs quand ils sont sans remède ?
 J'attends patiemment que la fortune cède,
 Et me rende les biens qu'un inflexible sort
 M'a fait perdre.

DUMONT

Allons donc ! mais si je me fais fort
 De remplacer pour vous cette ingrate fortune,
 En comblant par un prêt la fatale lacune
 Qui dans votre budget se laisse apercevoir,
 Que direz-vous ?

FAQUINO

Quel cœur ?... On ne peut concevoir
 D'amitié, cher Dumont, plus noble que la vôtre !
 Vous êtes du bonheur le bienfaisant apôtre !
 Et j'éprouve vraiment un sensible regret.....
 A vous refuser.....

DUMONT (*désappointé*)

Ah !

FAQUINO (*avec fierté*)

Mon nom en souffrirait !

DUMONT

Mais vos malheurs pour moi ne sont plus un mystère.

FAQUINO

Votre offre m'humilie autant que ma misère !.....
 Du reste, je craindrais.....

DUMONT

Mais que craindriez-vous ?

Nous ferions de ce prêt un secret entre nous,
Et jamais hors d'ici.....

FAQUINO

Non, non, merci, vous dis-je.

Je dois subir mon sort, c'est l'honneur qui l'exige !
Je ne puis m'exposer.....

DUMONT

Vous exposer à quoi ?

FAQUINO

Aux indiscretions.....

DUMONT

Vous fiez-vous à moi ?

FAQUINO

Plus qu'à moi-même, mais.....

DUMONT

Vous n'avez plus d'excuse

Et, pour dernier recours, permettez que j'abuse
Des nobles sentiments qui.....

FAQUINO

Non, n'en parlons plus !

DUMONT

Pour nous brouiller, baron, il suffit d'un refus !

FAQUINO

Vraiment votre amitié se montre tyrannique ;
J'en crains, mon brave ami, la vigueur sympathique
Et, s'il est un motif qui puisse m'ébranler,
C'est le danger de voir nos rapports se troubler.

DUMONT

Alors vous acceptez ?.....

FAQUINO

Mon Dieu ! c'est un supplice
De vous résister !..... Mais.....

DUMONT (*d'un air suppliant*)

Rendez-moi le service,
S'il vous plait, cher baron, de prendre mon argent !.....

FAQUINO

Vous me poussez à bout !.....

DUMONT

Oui, je suis exigeant ;
Mais j'insiste, baron..... (*il lui tend la main*)

FAQUINO

Eh, mon Dieu ! Pour vous plaire
Il n'est rien, cher Dumont, que je ne puisse faire !

(*Ils se serrent la main*)

FIN DU SECOND ACTE.

F G. MARCHAND.

LE CHATEAU DE TRELOR ⁽¹⁾

I

Frileusement serrée dans un châle qui accuse la ligne pure de ses épaules, la comtesse Hermine rassemble économiquement, des bouts de la pincette, les tisons fumants du foyer. La flamme se ravive, et ses rouges lueurs viennent trembloter sur les portraits de famille plaqués aux panneaux de la muraille, s'éclairent aux blancs rideaux du lit gardé par un grand christ d'ivoire, et vont mourir au creux des poutrelles alignées du plafond. Mme de Trélor, ranimée à la résurrection de la lumière et du feu, se lève et va machinalement regarder aux vitres de l'unique fenêtre de la pièce. Un silence absolu, une nuit calme, un froid sec. La terre dort dans son manteau de neige, dont l'éclat s'exalte sous un ciel noir, piqué de brillantes constellations. La comtesse reporte son regard autour d'elle, sur ces meubles familiers dont l'aspect n'a plus rien à lui apprendre. Tout est muet, immobile. Seul, le tic toc de la pendule amène l'aiguille sur neuf heures, qui tintent discrètement. Le dernier coup s'éteint, meurt. Rien ne bouge dans la Chaumière, pas même les vieux serviteurs qui dorment devant lâtre de la cuisine, en attendant le carillon qui les réveillera. Quant à Marcelle, il y a longtemps que, laissant sa tante seule, elle est partie pour l'église, où son goût et son savoir-faire sont nécessaires à l'arrangement de la crèche. Triste, triste veillée de Noël.

Frappée d'une idée subite, la comtesse ouvre le tiroir de son petit secrétaire Louis XVI à galerie et baguettes de cuivre, y prend un manuscrit recouvert d'un carton tout fripé, quelque

(1) Du *Correspondant*.

chose comme un ancien cahier d'écolière, et, s'installant devant le feu, se met à le feuilleter à la lueur de la lampe. C'est le seul confident, le reliquaire de toutes ses pensées, le livre de bord de sa vie de femme, tenu au courant presque jour par jour depuis l'instant où, tremblante et joyeuse, elle a pris des mains du comte Maxime de Trélor son premier bouquet officiel : — roses et lilas blancs, — c'est inscrit là à la première page.

Un grillon se met à chanter dans le mur de la cheminée, et, comme distraite à la voix de cet hôte accoutumé, la comtesse s'arrête, le livre ouvert, le doigt sur le feuillet et se prend à rêver de toutes les fleurs fanées dans sa main, depuis ce bouquet de fiançailles jusqu'à celles qu'elle porte fidèlement sur la tombe d'un mari toujours aimé, fleurs qu'elle ne peut plus cueillir dans le parc de Trélor, aujourd'hui à d'autres maîtres.

Quelle est cette page à peine compréhensible, toute noire de phrases coupées, incohérentes?... Hermine la reconnaît ! C'est l'épanouissement de sa joie de jeune mariée, l'extase de sa pleine lune de miel, alors qu'elle entrait pour la première fois au château de Trélor, combattue entre la peur et la fierté, au bras de celui qu'elle chérissait. Elle venait de l'épouser, la veille, agenouillée devant l'autel de Saint-Thomas d'Aquin, rempli de tout ce qui avait un nom dans ce Paris de 1857... Le vrai bonheur ne s'analyse pas ; un trait, un mot, suffisent à le réveiller dans un éclair de la pensée. Au moindre coup d'œil sur ces expressions enthousiastes, ces exclamations de plaisir, vibrantes encore au froissement du papier jauni, la comtesse se sent revivre ces jours heureux. Il fait bon s'arrêter à cette page ; plus loin, apparaissent déjà de petits nuages dans la limpidité du ciel bleu. Tout entière à cet amour pur et tranquille, Mme de Trélor n'y voulait pour cadre que la vie de la campagne où rien ne venait la distraire de son rêve accompli. Un fils lui était né. L'élever paisiblement, chrétiennement, et façonner heure par heure ce rejeton d'une noble race, là se bornait son ambition. L'activité nerveuse du comte ne pouvait, au contraire, se restreindre à cette sorte d'existence un peu trop passive. Maintes affaires, de plus en plus fréquentes, nécessitaient de sa part un voyage de trois ou quatre jours à Paris. Que de fois, au courant des pages parcourues, la comtesse retrouve une note de ce genre :

« Parti ce soir par l'express de minuit douze. N'a pas pris le temps d'embrasser René qui dormait. Je l'ai accompagné jusqu'au bas de la terrasse, je suis remontée dans ma chambre, et, ouvrant la fenêtre, j'ai écouté aussi longtemps que j'ai pu les grelots de l'attelage et le trot des chevaux résonnant sec sur la route gelée.

Temps noir et froid. Je suis rentrée, j'ai regardé longtemps mon fils endormi dans sa franche ignorance de la vie. Pauvre Maxime ! Quelles graves occupations peuvent donc l'éloigner de cet enfant?... J'ai refermé les petits rideaux bleus et blancs du berceau je me suis couchée, j'ai même dormi. C'est l'inquiétude qui chasse le sommeil, et non la certitude du chagrin résigné... Il doit d'ailleurs revenir samedi soir.»

Et le dimanche matin, Hermine se retrouvait seule dans son banc, à la messe du village. Trois jours après, à l'arrivée du courrier, pas de lettre de Maxime. En revanche, la chronique élégante du *Sport* ou du *Figaro* citait, au premier rang des notabilités mondaines qui assistaient à la revue du Petit Club ou à la première de l'Opéra, le brillant comte de Trélor.

Le grillon se remet à chanter, ironique emblème de la fidélité du foyer. Vient-il parler de la fragilité des amours terrestres, ou sait-il des nouvelles de ce petit René, dormant, il y a vingt ans, dans ce lit d'enfant, et qui court maintenant les mers de l'Inde, le double galon d'enseigne de vaisseaux à la casquette et au bras ?

Les pages suivantes du mémorial transportent la comtesse à Paris. Il fallait bien tenter d'y suivre Maxime, qui avait paru souvent flatté, sans le dire, de la produire à la clarté du monde. Elle s'était efforcée de s'y plaire. Un sourire plissa les lèvres pâles d'Hermine, au souvenir d'un bal à l'ambassade d'Autriche, où son costume d'Anne de Boleyn défrayait, pendant huit jours, les chroniques mondaines... Et cette représentation de charité, à l'Opéra, en faveur des orphelins de la guerre d'Italie ! Les diverses sociétés parisiennes tenaient à honneur d'y paraître. La salle s'était coupée en deux : à gauche, la cour et la finance ; à droite, le faubourg et les clubs. C'était un assaut de toilettes innovées, de rivières de diamant ruisselant sur d'éblouissantes épaules, un tournoi de radieuses beautés, où la comtesse de Trélor comptait parmi les triomphantes... Lustres éteints, lauriers coupés, femmes d'antan ! D'ailleurs, redoutant de nature le bruit, l'éclat, le mouvement perpétuel dont tant d'autres s'énivrent, Hermine ne retirait de ses succès involontaires que l'impression d'une complète indifférence, ou de trop de fatigue pour trop peu de plaisir. Son mari laissait alors échapper mille signes d'impatience devant cette froideur pour le genre de vie qu'il préférerait à tout ; il cherchait à s'occuper ailleurs, s'empressait auprès de quelque mondaine, moins parfaite sans doute que sa femme, mais plus remuante, et la comtesse, renonçant à la lutte, regagnait Trélor avec son jeune fils redevenu tout pour elle, et allait

y reposer, dans le calme de la campagne, son cœur las et son amour attristé.

Car elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer, ce diable d'homme, parfois sujet à des retours d'affection, des élans généreux, des éclairs de tendresse irrésistibles qui lui faisaient tout pardonner.

Ici se place un des remords de la comtesse Hermine, et le livre des souvenirs en fait assez foi. Aussi, pendant qu'elle relit attentivement ce passage de sa vie, un trait, court et net, se creusant entre les sourcils, vient rompre l'harmonie de sa beauté toujours si pure et trahir un regret renaissant. Oh ! sans doute elle avait une excuse ! Il s'était agi d'arracher à tout prix Maxime à Paris, à la vie des clubs, aux loisirs luxueux du sport, à la tentation des petites coulisses et des grands cabarets. Sa fortune s'y usait, et sa nature, toute de passion et de feu, l'y exposait à compromettre son nom. C'est alors qu'elle avait inventé une candidature au conseil général pour le canton de Trélor. Bien préparée, bien présentée, cette idée avait séduit le comte de prime abord, et il s'y était livré avec cette fougue enthousiaste qui présidait à toutes ses entreprises. Les détails de cette dernière phase de la vie de son mari se trouvaient consignés dans le memorial de la comtesse, avec une fidélité, une précision de souvenirs, une inconsciente habileté de mise en scène, qui leur donnaient la forme et l'intérêt d'une page de roman.

Roman simple et triste. Cette candidature avait d'abord marché à souhait. Le comte se voyait nommé, ébauchait mille projets, transformait la contrée, renonçait à l'existence creuse, énervante de Paris, et se retrempait, à quarante ans, dans cette vie pratique, rangée, utile à lui-même comme aux siens. Mais le caprice des électeurs renverse en un jour tous ces châteaux de cartes, et il ne reste à Maxime que celui, plus solide heureusement, de Trélor. Ainsi, il est battu ! Et battu par qui ? . Par Pierre Ferrand, le fils de l'ancien régisseur de son père ! Cet homme intelligent, actif, sans scrupules embarrassants, avait su s'enrichir par l'habile exploitation d'immenses carrières à plâtre, et s'était élevé peu à peu au rang de bourgeois et de millionnaire. C'en était trop ; le comte rejetait la coupe amère qui débordait. Lui, rester là, en face de son vainqueur, et donner le spectacle de son orgueil humilié ?... Jamais ! Il allait donc retourner à Paris, et s'y lancer dans le tourbillon pour oublier ses déboires électoraux, lorsqu'au soir d'une dernière chasse, où il s'était obstiné à monter un animal violent, on le rapporta mort au château. Ne le voyant pas à l'hallali, son piqueur l'avait cherché et trouvé

tué d'une chute de cheval sur la glace d'un étang, la face broyée, le crâne ouvert.

Mme de Trélor laisse retomber le livre sur ses genoux, le regard fixé sur le foyer dont la lueur s'éparpille dans ses yeux humides en mille petites étincelles. Elle ne songe pas à essuyer ses larmes. Qu'a-t-elle besoin de lire à présent ? sa mémoire lui suffit, et tout un essaim de tristes pensées vient bourdonner dans sa tête, sur l'accompagnement ironique du grillon familier... Il avait fallu vendre Trélor pour acquitter les nombreuses dettes du comte. C'était la ruine, non pas complète, mais inévitable ; pour elle, peu lui importait, mais pour son fils ! Le coup était encore plus rude que ne l'avait prévu la pauvre femme. L'acquéreur de la propriété fut justement ce Pierre Ferrand, rival heureux du comte Maxime, élevé jadis en subalterne, presque domestique au château. Mais quoi ? cet industriel capitaliste payait comptant. Il fallait se hâter ; aussi les choses, une fois décidées, ne traînèrent pas en longueur. Trélor, constructions, parc, fermes et bois, était vendu à *Monsieur* Ferrand qui en prenait possession un mois, jour pour jour, après la signature de l'acte. Les dix-huit cent mille francs, produit de cette vente, comblaient bien juste le gouffre qu'avait creusé sous ses pas le comte, pendant les dix dernières années de sa vie. L'honneur était sauf, et le conseil de famille du petit René, composé de parents éloignés, n'avait rien à dire. La comtesse avait même payé certains arriérés sur sa fortune personnelle. Tout compte fait, et ses diamants, dentelles, et quelques petits objets de prix aliénés, il lui restait peu de chose. Elle l'employa en se réservant la métairie de Rosay — la Chaumière, comme on l'appelait dans la contrée — enfouie, au bout de la propriété, dans un petit vallon de verdure. Une maisonnette au toit ombragé de cinq ou six grands arbres, un jardinet, une bonne vigne et quelques hectares au soleil, le tout pouvant rapporter 4000 francs de rente : un budget de paysan.

C'avait été l'étonnement général des bons voisins et amis de voir la comtesse s'installer ainsi à côté du bien qu'elle avait perdu ; et dans les visites qu'ils lui avaient rendues, contraints, gênés, et tout stupéfaits de la trouver naturellement affable comme à l'ordinaire, ils ne lui avaient pas dissimulé.

— Si pareille chose m'arrivait, ma chère, lui avait dit la douairière de Sernan, je prendrais le pays en grippe et j'irais me cacher n'importe où.

— Ce n'est pas la faute du pays si je suis ruinée, avait simplement répondu Mme de Trélor, je n'ai pas à rougir, donc pas à me cacher, et je ne veux pas expatrier mon fils.

Il avait fallu partir cependant, abandonner Trélor à ses nouveaux maîtres. Trois grandes carrioles, dont une remplie de portraits d'ancêtres exceptés de la vente, avaient quitté successivement le perron d'honneur, pour aller se faire décharger modestement à la porte de la Chaumière. C'était là désormais presque tout le mobilier de famille. Quand le dernier jour fut venu, le jour où la comtesse Hermine, se levant, ne devait pas se recoucher au château, elle employa sa matinée comme de coutume, donnant ses ordres, puis fit venir ses serviteurs, et réglant leurs gages, leur adressa ses adieux, en trois ou quatre mots qui les faisaient fondre en larmes. Eux aussi s'en allaient, les pauvres gens, aucun d'eux n'ayant voulu rester au service des Ferrand. Seuls, le brave Firmin et sa femme Nanette, chargée du soin du petit René, demeuraient avec la comtesse, ils avaient même voulu la servir pour rien, ce qui avait été refusé. Puis, lorsque tout fut prêt pour le départ, Mme de Trélor, qui avait résolu de terminer ses devoirs de châtelaine par le plus important à ses yeux, fit ouvrir à deux battants la porte du grand salon pour y recevoir ses derniers hôtes. Et quels hôtes ! Des femmes pâles, chétives, épuisées de misère, portant un nourrisson malingre, ou poussant devant elles des marmots étonnés, qui, sabots en mains, glissaient et n'osaient avancer sur le parquet ciré ; des vieillards chargés de besaces et appuyés sur leurs bâtons ; deux ou trois éclopés, aux plaies hideuses ; un ancien soldat, revenu tout fiévreux de l'Algérie ; tous les pauvres, tous les mendiants du canton que la comtesse recevait d'ordinaire individuellement dans une salle basse, mais dont elle avait tenu à honorer la visite collective, une dernière fois, dans les grands appartements du château, comme pour n'y laisser derrière elle que le souvenir de sa charité. Si la manière de donner double la valeur du bienfait, Mme de Trélor savait la quadrupler. C'était toujours le mot propre dit à chacun, approprié à la sorte de malheur, touchant le point douloureux sans l'irriter, et y laissant comme la douceur d'un baume.

Le petit René, sous la direction de sa mère, procédait à la distribution des aumônes, vêtements, chaussures, chemisettes d'enfants : — « Tiens, Jeannette... Prends ça, petit Pierre... Tu sais, c'est la dernière fois... Nous sommes ruinés... » Et il répétait à tous : « — Nous sommes ruinés », avec une sorte de complaisance, de fierté, sans comprendre la portée du mot, ne voyant en tout cela qu'un déménagement, des paquets, des voitures, des allées et venues, toute une installation à la Chaumière ; un vrai joujou nouveau. Les pauvres gens, eux, n'étaient pas gais ; ils sentaient

tout ce qu'ils allaient perdre, et c'est en vain que Mme de Trélor les voulait consoler : « — Je ne vous quitte pas, mes amis, nous restons ensemble. Mais je ne pourrai plus vous faire l'aumône... Cependant, nous verrons!.... » Elle était de ceux qui ont beau ne plus rien avoir ; ils trouvent toujours moyen de donner.

La comtesse était demeurée seule. Le soleil baissait sur la Loire, il fallait décidément partir. Avant de monter dans la petite voiture qui l'attendait au bas du perron sous la direction du bon Firmin, Mme de Trélor eut un moment de révolte intime ; elle voulut se donner un dernier et amer plaisir. Elle remonte aux appartements, parcourt les étages, jetant un coup d'œil d'adieu à chaque chambre. Devant le seuil de celle du comte, elle hésite, frissonne. Elle entre pourtant, s'agenouille devant le lit de son époux mort, et, dans un élan de prière, prend à témoin de son malheur immérité le Dieu consolateur des affligés. Elle passe chez elle, prise d'une pensée attendrie pour cette chambre gaie, claire sous sa tenture blanche et bleue, toute riante aux feux du couchant, où, il y a dix ans, elle est entrée un soir, mariée du matin même à l'homme qu'elle aimait. Elle redescend au grand salon, passant en elle-même la revue des fêtes brillantes, dont la vision lui apparaît, l'espace d'un éclair, dans ce cadre aujourd'hui vide et abandonné. Une glace en pied reflète subitement son image. Elle se plaît à y examiner un instant la belle comtesse de Trélor, et l'idée de se contempler ainsi lui arrache même un pâle sourire. Elle ferme les yeux sur cette impression suprême, et sort enfin sans plus rien regarder. Voulant faire à pied le trajet, elle envoie devant elle la voiture qui emmène son fils, et part seule. Arrivée à la grille du parc, au moment où le grand massif de sapins noirs va lui masquer la vue du château, elle se retourne, et n'aperçoit, sur la colline, qu'une haute masse grise, comme la silhouette d'un géant s'éloignant dans la brume. Sans savoir ce qu'elle fait, elle tire de sa poche son mouchoir blanc, et l'agite en l'air, pour dire adieu à tout un monde disparu. En vaillante femme qu'elle est, c'est d'un pas ferme qu'elle reprend le chemin de la Chaumière. Et lorsque, y étant entrée, elle se voit assise dans son fauteuil favori, au coin d'une petite cheminée où flambe un de ces bons gros fagots de paysan, elle saisit la main de ceux qui l'entourent : « — Allons, mes amis, dit-elle, tâchons d'oublier le passé.... Ce n'est qu'un rêve. » — Puis, prenant son fils sur ses genoux : « Et vivons pour l'avenir. »

II

S'il est des douleurs que l'on ne peut oublier, il en est peu que le temps ne parvienne à adoucir. Loin de s'associer aux misanthropes qui ne trouvent en cela que matière à déplorer la légèreté humaine, ne doit-on pas admirer la force de résistance de notre âme et sa merveilleuse aptitude à se relever des coups les plus cruels? Mais pour un chagrin profondément ressenti, les distractions étourdissantes de la ville ne servent qu'à l'irriter; mieux vaut cent fois la vie calme, doucement apaisante de la campagne. Les jours se suivent et se ressemblent sans ennui, les saisons se renouvellent sans monotonie, pour qui sait surprendre leur caractère changeant, et jouir de leurs charmes variés. Les années naissent, passent et meurent sans secousse, et lorsqu'on se demande pourquoi l'on ne ressent plus aussi vivement le malheur qui vous a frappé naguère, on s'aperçoit que, depuis ce coup ressenti, il y a quinze ans écoulés.

Quinze ans!... Les tilleuls qui ombragent la chaumière de Rosay ont bien grandi, les tuiles du toit se sont couvertes de mousse, il a fallu relever la grange qui tombait, remplacer les arbres trop vieux du verger, et si vous entriez dans la cuisine, vous y verriez Firmin assis d'un côté de lâtre, les cheveux tout blanc, et sa femme Nanette qui lui fait vis-à-vis, ayant échangé le petit bonnet aux ailes retroussées des *jeunesses* du pays pour le mouchoir de couleur des vieilles, noué sur la tête.

Les deux époux avaient longtemps caqueté ensemble, se recountant l'un à l'autre les mille petits riens de la journée, avec ces commentaires sans fin du jargon paysan; puis leur ton avait baissé, le silence s'était fait peu à peu, et à la faveur de l'obscurité croissante et de la chaleur du feu mourant, ils s'étaient endormis, le menton sur la poitrine et les pieds sur les chenets, lorsqu'une flamme vive et pétillante s'éleva dans la haute cheminée de pierre et éclaira subitement toute la pièce.

— Ah! bonnes gens!... Qu'y a-t-il?... Le feu?... s'écrient les deux vieux, secoués d'un brusque sursaut.

— C'est moi, c'est moi, chanta entre eux la voix fraîche d'une toute jeune fille accroupie, jetant de ses fines mains blanches des brindilles dans le foyer. J'avais peur que vous ne laissiez éteindre le feu.... Je n'ai cependant pas fait de bruit... Allons, rends-toi, père Firmin; et toi aussi, Nanon... Vous avez encore une heure avant que le dernier coup sonne à l'église.... Dormez, dormez!

Elle disparut comme une apparition, refermant la porte avec un soin discret.

— On peut bien, pour une fois, attendre sans dormir la messe de minuit, dit Firmin faisant le réveillé.

— Quel bon petit ange que cette mam'zelle Marcelle, ajouta Nanette ! Mme la comtesse a bien fait de la recueillir, quoiqu'elle n'ai pas apporté un sou dans le ménage.

— Dame ! c'était sa cousine.... Une Verville, comme madame.... la petite-fille de sa tante.

— Et ajoutez à ça, une orpheline.... A quoi donc qu'il s'était ruiné, son père ?

— Oh ! à la Bourse, bien sûr,... comme tant d'autres !... Je ne comprends pas qu'il ty ait tant de gens qui y aillent, à cette Bourse de Paris... On ne fait qu'y perdre, dit philosophiquement Firmin.

— Mais s'il y a des perdants, il y a des gagnants, objecta Nanette.

— Eh bien, je ne crois pas qu'il y en ait... D'abord tout ça, c'est des mystères !...

C'était le mot péremptoire de Firmin ; sa femme n'essaya pas de répliquer. Au bout d'un silence :

— Dis donc, mon homme,... tu sais, mon idée ?... Voilà M. René qui va venir en congé,... et enseigne de vaisseau, comme ils disent.

— Et décoré !... Il paraît qu'il a battu les sauvages... oh ! mais là !... Eh bien, quoi, ton idée ?

— C'est qu'il épousera quelque jour sa cousine.

— Marcelle ?

— Oui-da, Marcelle... D'abord, je crois que c'est aussi son idée, à la petite. Et lui, il pourrait faire plus mal.

— Allons donc ! Lui, un bel officier comme ça !... Et une éducation qui a coûté à Mme la comtesse tout le reste de sa fortune !... Je te dis qu'il fera le mariage qu'il voudra, notre René.

— Tu ne veux pourtant pas qu'il épouse mam'zelle Ferrand... Dame ! elle est riche, elle !

— Je t'ai déjà dit de ne pas me parler des Ferrand, s'écria Firmin, se levant en colère !... Des gens de rien, qui ne peuvent même pas s'entendre entre eux !... Le grand-père s'enfouit, comme un ours, dans sa ferme... maussade, bourru, toujours seul au coin de son feu... On dirait qu'il a un crime sur la conscience... Le père ne sait même pas habiter son château, vivant à la cuisine pendant que sa fille crève d'orgueil au salon... Ne m'en parle pas je te dis !... C'est des avaricieux, durs au pauvre monde, qui ne

pardonnent pas à notre maîtresse d'être encore plus charitable qu'eux, bien qu'elle n'ait plus rien,... des ingrats, qui doivent tout à la maison de Trélor, et qui l'ont pillée, dévalisée, vol... Ah! tiens, tu m'en ferais dire plus que je ne veux!

— Quoi donc?

— Rien... tout ça, c'est des mystères... Assez causé. Voilà la cloche qui sonne au bourg; va voir si nos dames veulent partir. Pendant ce temps-là, je vais au hangar chercher la bûche de Noël. Elle brûlera pendant la messe, et nous trouverons du feu au retour pour le réveillon.

ALEXANDRE ROCOFFORT.

(A continuer)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE par M. l'abbé J. M. EMARD,
Montréal, J. Chapleau et fils, imprimeurs-éditeurs, 1884.

Les récits de voyages ne manquent guère par le temps qui court. A mesure que les distances s'effacent, les voyageurs deviennent de plus en plus nombreux et il n'y a pas de coin de la terre qu'ils ne songent à visiter. Peu de personnes voyagent sans prendre des notes et, à leur retour dans la patrie, la plupart de ceux qui ont voyagé et noté leurs impressions de voyage, se laissent facilement gagner au projet de livrer leurs notes à la publicité.

Nous devons à cette passion de voyager et à cette facilité à laisser publier les impressions de voyage, de charmants livres qui font honneur aux lettres canadiennes, comme celui que M. le juge Routhier vient de publier et l'ouvrage que nous avons maintenant sous les yeux.

Nous dirons en toute sincérité que nous avons lu avec un vif intérêt les Souvenirs d'un voyage en Terre-Sainte. C'est un livre où l'auteur raconte, absolument sans prétention, un voyage qu'il fit il y a quelques années en Palestine.

Le lecteur n'a qu'à se laisser faire, Monsieur l'abbé Emard le conduira à travers les villes de la Terre-Sainte, de sanctuaire en sanctuaire, depuis le Saint Sépulcre jusqu'au Thabor et au Mont-Carmel. Partout nous rencontrons des édifices encore debout qui rappellent la vie et les travaux de Notre-Seigneur. Souvent c'est une ville rendue célèbre par quelque événement de l'histoire sainte, et M l'abbé Emard laisse la parole à l'historien sacré qui décrit, dans un langage incomparable, les miracles que Dieu opéra en faveur de son peuple choisi. L'auteur s'efface partout, ou plutôt, il se borne à son rôle de guide, se contentant de décrire et de raconter et laissant au lecteur le soin de faire, lui-même,

ses propres réflexions. C'est une preuve de bon goût dont nous félicitons M. l'abbé Emard.

M. l'abbé Emard a un chapitre très intéressant sur la patrie de saint Jean-Baptiste, le patron du Canada. Il décrit minutieusement la maison qui vit naître le saint précurseur de Notre Seigneur. Il parle aussi de la grotte où saint Jean Baptiste se prépara pour sa prédication, grotte qui se trouve au bord d'un précipice d'une grande profondeur. Ce chapitre intéressera vivement nos compatriotes.

Nous avons dit que M. Emard écrit sans prétention, nous pourrions ajouter qu'il pousse cette qualité à l'excès. Ainsi, il raconte trop sèchement les légendes dont plusieurs sont fort belles. A propos de légendes, il y en a une dont il fait honneur, à tort croyons-nous, aux musulmans.

Après avoir signalé quelques croyances puérides des sectateurs de Mahomet, l'auteur nous cite, comme une absurdité, la légende du « pont aussi étroit qu'une lame de rasoir sur lequel « tous devront passer pour traverser la vallée (de Josaphat) et « arriver au mont des Oliviers ; les vrais croyants, qui seuls peuvent voir le pont de l'épreuve, passeront sans crainte, soutenus « par leurs anges ; les autres, abandonnés à eux mêmes et perdant « l'équilibre, tomberont dans le torrent du Cédron, et seront en- « gloutis en enfer pour l'éternité. »

Nous n'avons aucunement envie de prendre fait et cause pour les musulmans contre M. l'abbé Emard, même nous soutenons que ces messieurs se sont emparés d'une légende chrétienne ou du moins digne de l'être. Ce pont aussi étroit qu'une lame de rasoir, qui traverse un torrent, et sur lequel tous les hommes doivent passer pour arriver au ciel, est une figure qui se retrouve souvent dans les légendes chrétiennes du moyen âge. Nous référons M. l'abbé Emard aux savantes recherches d'Ozanam sur les sources poétiques de la Divine Comédie de Dante. Nous aimons surtout l'idée des bons anges qui soutiennent le juste et l'empêchent de tomber dans l'abîme.

Mais, en somme, nous n'avons que des compliments à faire à M. l'abbé Emard. Non seulement son livre est bien écrit mais il est encore bien fait. Il est à peu près irréprochable sous le point de vue typographique. Il est orné de quelques gravures qui, sans être d'une perfection artistique, rendent bien compte des principaux sanctuaires de la Terre Sainte. Nous devons faire nos compliments à M. l'abbé Emard sur la division matérielle de son livre. L'auteur a divisé son livre en un grand nombre de chapitres, chacun avec son titre particulier. Ces chapitres ont l'avan-

tage d'être très courts, ce qui permet au lecteur de lire le livre de M. Emard, sans fatigue ni confusion.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE, par EDMOND LAREAU. Montréal,
John Lovell et Fils, Editeurs. 1884.

Un livre d'un autre genre, c'est l'histoire abrégée de la littérature de M. Lareau. Il s'agit bien cette fois d'un voyage, mais d'un voyage dans le monde des lettres. En voyageur attentif, M. Lareau a exploré tous les coins de ce monde, il a visité tous les peuples, et son livre est pour ainsi dire l'histoire universelle de l'activité humaine.

Un simple regard à la table des matières donnera une idée de l'étendue des recherches de M. Lareau. Il est question de toutes les littératures, à partir des livres sacrés des Hindous, jusqu'aux romans du dix-neuvième siècle. La vaste étendue de son sujet, on le comprend, interdit à l'auteur les appréciations raisonnées, les citations ; il en résulte, il est vrai, une certaine aridité, mais l'ouvrage de M. Lareau n'en est pas moins précieux pour celui qui veut avoir une idée élémentaire de l'histoire de la littérature.

Il va sans dire que, dans une notice aussi courte que celle-ci, nous ne pouvons analyser le livre de M. Lareau. Autant que nous avons pu le constater, les renseignements sont précis et en général bien contrôlés. Quand on songe qu'il y a toute une bibliothèque dans ce livre, on perd toute idée de quereller M. Lareau à propos d'une date ou d'une inexactitude de peu d'importance. Toute discussion nous entrainerait dans des longueurs incompatibles avec une simple revue bibliographique.

Nous voulons bien cependant prendre plus particulièrement en considération le chapitre que M. Lareau consacre à l'histoire de la littérature française. L'auteur doit résumer dans une centaine de pages un sujet qui ferait la matière de plusieurs volumes. Donc point de détails, point surtout de ces citations qui initient le lecteur à la manière et au style des écrivains. C'est une énumération de noms d'auteurs, de titres d'ouvrages, avec une courte halte quand il s'agit de quelque prince de la littérature. Je remarque en passant que les titres des chapitres n'indiquent pas toujours d'une manière bien précise les sujets que l'auteur y traite. Ainsi sous la rubrique d'*Origines du théâtre français*, M. Lareau nous parle de Charles d'Orléans qui ne fit que des chansons et des poésies fugitives.

Une autre observation que nous tenons à faire, c'est que M. Lareau ne paraît pas avoir partout la même mesure. Un exemple

prouvera notre assertion. De tous les écrivains, celui qui a le plus contribué à donner à la langue française sa forme actuelle, c'est, de l'aveu de tous, le grand évêque de Meaux, Bossuet. C'est même le plus grand génie dont la France puisse se vanter. Eh bien ! M. Lareau ne lui consacre pas deux pages, il se contente d'énumérer les principaux ouvrages du grand orateur, en citant quelques appréciations ; encore cette notice est-elle perdue dans un chapitre qui porte le titre d'*Eloquence religieuse au XVIIe siècle*. S'il s'agit de Rabelais, de Molière, de Lafontaine et de Voltaire, M. Lareau se montre bien moins sobre de détails. Ces écrivains font sans doute la gloire de la France, mais quand on a nommé Bossuet, c'est assurément le cas de dire aux autres auteurs :

Inclinez vous

Devant celui qui passe, il est plus grand que nous !

Nous pourrions continuer notre critique en signalant quelques appréciations un peu enthousiastes au sujet d'auteurs qui ne sont pas absolument recommandables, tels que Alexandre Dumas et autres, mais, ainsi que nous l'avons dit au commencement, nous ne pouvons guère songer à discuter ici. Nous nous plaisons à reconnaître l'étendue des recherches de M. Lareau et nous lui laissons la responsabilité de ses appréciations. Son histoire abrégée de la littérature mérite bien les honneurs de la lecture. Le lecteur qui n'a pas le temps de recourir aux traités spéciaux, trouvera dans cet ouvrage un résumé très utile de l'histoire littéraire.

Nous venons de recevoir un ouvrage très important : *Mgr de Saint Vallier et l'hôpital général de Québec*, nous en parlerons dans le prochain numéro de la *Revue*.

P. B. MIGNAULT.

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE : Electricité—Pile de Volta—Piles à courants constants de Daniel et de Bunsen—Electro-aimants—Horlogerie électrique—Chronoscopes et enregistreurs électriques—Electro-trieurs—Galvano-plastie.

Varia : Le barrage de la Gileppe—Le palais de justice de Bruxelles—Statistique parisienne.

Si, reliant les deux pôles par des tiges métalliques, on approche les extrémités libres des tiges, on établit un courant continu allant du pôle positif au pôle négatif : alors on dit que le circuit est fermé ; le courant cesse si l'on éloigne les mêmes extrémités : alors le circuit est ouvert. Pendant que le circuit est fermé, le dégagement des deux électricités ne cesse de se produire et de se combiner tant que l'action de l'humidité acide des rondelles de drap ne cesse pas d'agir chimiquement sur les rondelles métalliques, et si le circuit vient à être ouvert pendant que cette action chimique continue à se produire, les deux électricités ne cessent de s'accumuler sur les fils conducteurs. Quelle que grande quelle que féconde que fut la découverte de Volta, ainsi que l'histoire des sciences en offre de nombreux exemples, il n'avait lui-même qu'une idée très imparfaite de son emploi. La découverte des propriétés physiques et chimiques de la pile, et par conséquent, la révélation de ses différents usages, est due à quatre savants anglais, le chirurgien Antony Carlisle, le chimiste Humphry Davy, et les physiciens William Nicholson et William Cruikshank.

..

La pile de Volta, ou à colonne, présentait plusieurs graves défauts par suite desquels l'intensité du courant diminuait si rapi-

dement, qu'elle devenait bientôt nulle. Aussi les recherches des savants se portèrent vers les moyens de l'améliorer ; mais le but ne fut atteint d'une manière satisfaisante que par l'invention des piles à *courant constant* par le chimiste anglais Daniell, et sa modification par le chimiste allemand Bunsen. Dans la pile de Daniell, chaque élément se compose d'un vase cylindrique extérieur en verre ou en faïence, rempli aux trois quarts d'une solution saturée de sel de cuisine ou d'eau additionnée d'un peu d'acide sulfurique, et d'un vase intérieur en porcelaine déglouée c'est-à-dire mate, sans glaçure, et n'ayant subi qu'un commencement de cuisson, ce vase intérieur contenant une solution saturée de sulfate de cuivre, ou vitriol bleu. On place une lame de cuivre roulée en cylindre dans la solution cuivreuse, et une lame de zinc aussi roulée en cylindre dans l'autre solution. Le cuivre est le pôle négatif du couple, et le zinc, le pôle positif. La réunion de plusieurs éléments ou couples par des bandelettes de cuivre s'agraffant par une vis de pression, et de manière que le cuivre de l'un se rattache au zinc du second, le cuivre de celui-ci au zinc du troisième, et ainsi de suite, forme la pile de Daniell, dont la puissance est d'autant plus considérable qu'elle est composée de plus de couples.

Dans la pile de Bunsen, dont l'idée première revient au physicien anglais Grove, on trouve la même disposition des vases, mais la lame de cuivre est remplacée par un morceau de charbon de cornue ; de plus, le vase extérieur contient de l'acide nitrique ou eau forte, et le charbon plonge dans de l'eau additionnée d'acide sulfurique.

Lorsqu'on réunit les éléments extrêmes de la pile par un fil métallique, les deux électricités positive et négative accumulées aux deux pôles se précipitent l'une vers l'autre pour se neutraliser : le *circuit est fermé* et le *courant est constant*.

Vers 1820, Humphry Davy remarqua que l'on pouvait aimanter des barres de fer ou des aiguilles en les plaçant perpendiculairement à un courant voltaïque, et presque en même temps, Ampère et Arago, deux savants français, découvrirent qu'on pouvait obtenir une aimantation plus prompte et plus énergique en faisant passer le courant dans un fil métallique enroulé autour du barreau de fer, de là l'invention de l'*électro-aimant* qui forme une espèce de bobine. Cette invention conduisit bientôt à la *télégraphie électrique*. Le fil métallique est enveloppé de fil de soie et même enduit de gomme élastique pour l'isoler complètement. C'est en aimantant et en désaimantant alternativement l'électro-aimant

qu'on parvient à transmettre à distance les dépêches télégraphiques.

Voici quelques unes des autres applications de l'électricité.

*
*
.

On construit des horloges ordinaires dont le mouvement est perpétué à l'aide de l'électricité, en sorte qu'elles peuvent marcher pendant longtemps sans qu'il soit nécessaire de les remonter. On communique le mouvement d'un régulateur, ou horloge-type, à un certain nombre d'aiguilles marchant sur des cadrans très-éloignés les uns des autres ; on fait marcher ensemble avec une exactitude rigoureuse deux ou plusieurs horloges. Ces appareils sont surtout en usage dans les grandes administrations et dans les établissements publics ou privés très-étendus.

On construit des appareils électriques appelés : *Chronoscopes* ou *chronographes*, destinés à constater des temps extrêmement courts, jusqu'à un millième de seconde, comme par exemple la promptitude d'inflammation des différentes poudre de guerre, la vitesse des projectiles. Il y a aussi des *enregistreurs électriques* destinés à faire connaître les différentes vitesses des machines pendant un certain espace de temps, une journée par exemple ; la distance parcourue par des navires en mer, les différentes hauteurs des marées, etc.

Il y a les *électro-trieurs* destinés à séparer la poudre ou la grenaille de fer. Un ingénieur italien, M. Bonelli, a inventé en 1852 un *électro tisseur* qui n'a pas eu de succès pratique. Enfin, après l'*éclairage-électrique*, dont la mise en pratique tend à se généraliser de plus en plus, la plus importante application des propriétés physiques de l'électricité est celle qui a pour objet le tirage des mines, des canons, des torpilles.

L'électricité a aussi reçu un grand nombre d'applications importantes en chimie. Le point de départ de ces applications fut la belle expérience faite par les deux savants anglais, Anthony Carlisle et William Nicholson, qui décomposèrent l'eau en y plongeant deux fils métalliques communiquant aux deux pôles d'une pile : l'oxygène se rendit au pôle positif et l'hydrogène au pôle négatif. Bientôt on reconnut qu'on pouvait également, au moyen de la pile, décomposer tous les sels dissouts en leurs éléments, et le plus important résultat de ces découvertes fut l'invention de l'*électro-métallurgie*, dont le principe peut s'énoncer ainsi : *Quand on soumet la dissolution d'un sel métallique à l'action de la pile, cette dissolution se trouve bientôt réduite en ses éléments, de telle sorte que*

le métal vient se poser au pôle négatif. Ce principe, connu dès 1800, ne reçut son application industrielle qu'à partir de 1837, lors de l'invention de la *galvano-plastie* qui fut découverte presque simultanément en Russie, par le physicien Jacobi, et en Angleterre, par Thomas Spencer.

Les expériences de ces deux savants sont trop curieuses, et les conséquences en ont été d'une trop haute importance industrielle pour que je résiste à l'envie de les rapporter brièvement ici.

En septembre 1837, à Liverpool, M. Spencer, faisant des expériences avec une petite pile, remarqua que le métal réduit du sulfate de cuivre vint, en se déposant sur le disque négatif, s'arrêter sur les bords de gouttes de cire à cacheter qui étaient tombées accidentellement sur le disque de cuivre. M. Spencer comprit aussitôt qu'il était en son pouvoir de guider à volonté le dépôt cuivreux et de le couler en quelque sorte dans les lignes creusées sur une plaque de cuivre vernie. Il prépara alors une plaque de cuivre en l'enduisant à chaud d'une couche d'un mélange de cire jaune, de résine et d'ocre rouge, puis à l'aide d'une pointe, il traça des lettres et des dessins, tout comme s'il avait voulu faire de la gravure à l'eau forte. Ayant soumis cette plaque à l'action de la pile, le métal réduit vint en effet remplir les creux et former des caractères en relief susceptibles d'être imprimés par les procédés typographiques. Peu après, n'ayant pas sous la main de disque en cuivre, il employa une pièce de monnaie. Après avoir démonté l'appareil, il arracha par fragments le cuivre réduit qui recouvrait l'élément négatif, et à sa grande surprise, il observa que tous les détails de la pièce de monnaie étaient reproduits avec une exactitude rigoureuse sur les fragments de cuivre. Ayant renouvelé son expérience sur une médaille dont le relief était considérable, il trouva que la croûte déposée était un fac-simile exact du mobile; d'autres essais lui démontrèrent que, par le même procédé, en agissant sur l'épreuve, on pouvait reproduire des contre-épreuves absolument semblables au modèle original. La *galvano-plastie* était inventée.

A peu près en même temps, à Dorpat, en Russie, M. Jacobi arrivait aussi inopinément aux mêmes résultats.

L'invention de la *galvano-plastie* fut immédiatement rendue publique, les inventeurs n'ayant pas même eu l'idée de l'exploiter à leur profit. Jusqu'en 1840, on n'avait employé que des moules métalliques, mais alors on découvrit qu'on pouvait communiquer la propriété conductrice de l'électricité aux substances qui ne la

possèdent pas en les recouvrant d'une couche de plombagine, matière éminemment conductrice, et l'on peut employer des moules en plâtre, en cire à cacheter, en gelatine, gutta-perca et autres. Bientôt on parvint à réduire, outre le cuivre, les autres métaux les plus utiles, d'où résultèrent l'*électrotypie* ou *clichage galvanique*, l'*électrographie* ou *galvanographie*, la dorure et l'argenture, sans compter la galvanisation qui a pour but de prolonger la durée des objets fragiles ou oxydables en les recouvrant d'une couche métallique assez mince pour ne pas altérer la pureté des lignes et la délicatesse des détails, et cependant assez résistante pour les mettre à l'abri des causes d'altération ou de destruction venant de l'extérieur.

* * *

Je dois à l'obligeance d'un ami les quelques détails qui suivent au sujet d'un travail d'art hydraulique qui a été exécuté en Belgique dans ces derniers temps, le barrage gigantesque de la Gileppe, à trois lieues de Verviers.

C'est à Dolehein que l'on quitte généralement le chemin de fer pour se rendre au barrage de la Gileppe, distant d'une lieue de cette gare. Une bonne route y conduit par Goé. Ce travail a été conçu par l'ingénieur Bédaut, mort en 1868, pour fournir l'eau à la ville de Verviers et aux localités voisines, qui, comme Verviers, sont remplies d'usines en rapport à l'industrie des draps et autres étoffes de laine, filatures, teintureries, ateliers de tissage, tous établissements qui emploient des quantités considérables d'eau.

Le travail consiste en un gigantesque barrage fermant complètement la vallée, et derrière lequel les eaux de la Gileppe s'accumulant et s'élevant à une hauteur de cent cinquante pieds, ont formé un véritable lac dont la superficie n'est pas moindre que 240 arpents, et la capacité, trois milliards de gallons. Pour se rendre compte du volume d'une semblable masse d'eau, il suffit de remarquer qu'elle emplirait un canal de 35 lieues ayant une hauteur de vingt pieds et une largeur de deux arpents. Le mur, qui mesure 250 pieds d'épaisseur à la base, et 45 au sommet, se développe à sa partie supérieure sur une longueur de 750 pieds. Au centre, et dominant le tout, est placé un lion, emblème national, exécuté sur les desseins du sculpteur A. F. Bourré. Ce lion colossal, en pierre du pays, a 45 pieds de hauteur, non compris le piédestal, 53 de longueur, et pèse environ 3,000 tonnes. Ces dimensions extraordinaires n'en sont pas d'ailleurs le seul mé-

rite : les belles proportions du lion, son attitude fière et pleine de noblesse en font une œuvre d'art couronnant dignement un monument titannique.

Les travaux pour la construction du barrage, commencés en 1867, ont été achevés en juillet 1878. Une promenade le long de la route forestière qui cotoie le lac à gauche, permet aux touristes de se rendre compte de *visu* de sa superficie qui est double de celle du Champ-de-Mars, à Paris. Précédemment, Verviers et les environs étaient alimentés par les eaux de la Vesdre, mais il survenait fréquemment, surtout en été, des disettes d'eau très-préjudiciables.

Il y a une vingtaine d'années, un autre projet plus gigantesque encore avait surgi en Belgique : il ne s'agissait de rien moins que de couvrir tout le pays d'un vaste réseau d'aqueducs conduisant les eaux de l'Ourthe, qui coule à l'est, dans toutes les villes ; la plus éloignée, Ostende, est distante de plus de 50 lieues de l'endroit où devait être la prise d'eau. La principale objection à ce projet a été celle-ci : en temps de guerre, il suffirait à une armée envahissante de s'emparer des bouches de l'immense aqueduc et d'interrompre la distribution d'eau pour réduire le pays sans même tirer un coup de canon.

Un mot d'une imposante construction qui, commencée il y a une vingtaine d'années, n'est pas encore entièrement terminée : le Palais de Justice de Bruxelles. D'après les plans primitifs, l'édifice devait coûter vingt millions de francs ou quatre millions de piastres. En 1883, il avait coûté cinquante millions de francs, et quand il sera achevé, le coût total sera de soixante millions ou douze millions de piastres.

OCT. CUISSET.

CURIEUSES STATISTIQUES.

LA VIE A PARIS.

Les statistiques qu'offre la vie de cette fourmillière immense que l'on appelle Paris, recueillies et groupées, peuvent présenter beaucoup d'intérêt.

Ainsi, en 1867, alors que la population fixe s'élevait à plus de 1,800,000 âmes, et que la population flottante n'était pas moindre que 200,000 personnes, le budget des recettes, balançant celui des dépenses, s'élevait à la somme de 250 millions de francs ou environ, 50 millions de piastres, vingt millions de plus que le budget du gouvernement fédéral. D'ailleurs, plus d'un état assez important de l'Europe n'atteint pas ce chiffre respectable.

Les dépenses principales se repartissent comme suit en chiffres ronds :

La voie publique, 17 millions ; les eaux et égouts, 3 millions et quart ; promenades et plantations, 3 et un quart ; nettoyage et arrosage des voies publiques, près de 4 millions ; éclairage, 13 ; préfecture de police, 13 ; assistance publique, 23 ; travaux de ponts et chaussées, 5 ; grandes opérations de voirie, 25 ; améliorations de la voie publique, 12 ; travaux d'architecture, un million. L'article relatif à l'instruction publique s'élève à 6 millions.

Paris consomme annuellement 20 millions de douzaines d'œufs qui sont comptés et mirés, c'est-à-dire, reconnus bons ou mauvais par des inspecteurs assermentés. Un seul confiseur, M. Gaillond, en emploie 600,000 douzaines par an pour faire ses pâtés de Reims.

Quant au beurre de toutes qualités, il s'en emploie annuellement 25 millions de livres et il est bon de remarquer que les quantités d'huiles comestibles, olives et autres, remplacent dans l'usage domestique, le beurre, en énorme quantité (près de 5 millions de gallons). Enfin, on y ingurgite chaque année plus de vingt millions de douzaines d'huitres qui sont vendues en gros à 12 centimes (un peu moins que 2½ cents) la douzaine, et on y dévore 27 millions de livres de raisins en desserts.

En fait de fromages de diverses catégories, Paris consomme :

| | |
|-----------|-------------------|
| 440,000 | fromages de Brie, |
| 1,500,000 | — Neufchâtel, |
| 81,000 | — Monthéry, |
| 500,000 | — Livarot, |
| 1,000 | — Mont-Dore, |
| 880,000 | — divers. |

Il a passé aux abattoirs de la Villette, 110,000 bœufs, 46,000 vaches, 840,000 moutons vivants sans compter plus de 40 millions de livres de viandes abattues qui y ont été soumises à l'inspection. Il faudrait joindre à ces chiffres la quantité de porc, de volaille et de gibier qui est énorme.

Pour les légumes, 45,000 voitures ont apporté les primeurs, consistant surtout en 265,000 sacs de petits pois, 110,000 de haricots verts, et 250,000 de haricots en cosses; et dans le second semestre, il est entré 44,000 voitures de fruits, 198,000 voitures de légumes, 50,000 de pommes de terre, et 25,000 de petits-pois, haricots, etc.

Pour les boissons, on compte : vins en futs et en bouteilles, 80 millions de gallons; alcool, 3 millions; cidre, 2 millions; bières diverses, 9 millions.

Enfin, il s'est consommé la quantité d'environ 400 millions de livres de pain, produit de 7 millions de minots de blé ou de 1,400,000 barils de farine : la récolte de 350,000 arpents à 20 minots par arpent.

Comme fourrages, il est entré 15 millions de livres d'orge, ou plus de 300,000 minots; 340 millions d'avoine ou 10 millions de minots; 17 millions de bottes de foin et 30 millions de bottes de paille.

Je termine cet extrait par l'article combustible qui présente les chiffres suivants : bois, 860,000 stères, ou 330,000 cordes; houille, coke, 750,000 tonnes; charbon de bois, 15 millions de minots.

OCT. CUISSET.